



ACTE II, SCÈNE VIII.

DON PÈDRE LE MENDIANT.

DRAME EN QUATRE ACTES,

PAR

MM. J. Labrousse et Saint-Ernest.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 28 décembre 1837.

PERSONNAGES	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON PÈDRE, roi de Castille.	M. St-Ernest.	RANCO, marchand.	Monnet.
PELLO, montagnard.	Albert.	FRANÇOIS, domestiques.	
GRACIOSO, bouffon du Roi.	St-Firmin.	ORIANO, domestiques.	
DON GOMEZ de Maurique,	Cottier.	Un valet.	Boucher.
DON OSORIO,	Barbier.	ISABELLE, fille de don Pèdre.	M ^{rs} Blés.
DON PONCE DE LEON,	Ménier.	BERUQUILLA, marchande.	St-Firmin.
l'ARANDA,	Saï'ard.	Une marchande.	Héloïse.
D'ORNEGUY,	Olysee.	AMBASSADEURS, RICOS-BOMES, MARCHANDS,	
DE CASTELNUOVO,	d'Haussey.	ET MARCHANDS, MONTAGNARDS, GARDÉS,	
RINALDO,	Salvador.	DOMESTIQUES.	
AMBROSIO, } marchands.	Garcin.		

La scène se passe à Tolède en 1357.

ACTE I.

Une place où se tient un marché; à gauche, des maisons; à droite, le palais du roi, d'un style sévère, et aux murailles noircies par le temps; une espèce de porche s'étend le long du palais; escalier de pierre, conduisant à la porte principale; des étalages, des marchands sont répandus sur la place.

SCÈNE 1^{re}.

MARCHANDS ET MARCHANDES, HABITANTS DE TOLEDE, se promenant au fond du théâtre en achetant divers objets. — Tableau de marché.

DIFFÉRENTES MARCHANDES crient :

Raisins de Malaga! dattes d'Arabie!... Gibier! gibier!

UNE MARCHANDE à une femme, en lui remettant un lièvre :

Prenez, prenez, sénora, un morceau de roi!...

RINALDO.

Pourvu que ce roi fût plus riche que notre seigneur D. Pèdre, lequel ne possède pas un maravedis !

BERUQUILLA.

Eh bien ! on lui fait crédit, à celui-là.

RINALDO.

Et quand pourra-t-il payer ?... le grand-prieur de Tolède a acheté hier le dernier château de son patrimoine !... depuis un an il ne fait qu'emprunter... voilà six mois que je m'enrhume à lui demander ce qu'il me doit, à lui, ou à ce diable contrefait qui le suit partout.

UNE MARCHANDE.

Allons donc, Rinaldo !... cet argent-là est bien placé... Il te sera rendu avec usure... Un roi, quand il le veut, s'il est pauvre comme Job, trouve toujours moyen, tôt ou tard, de se procurer de la monnaie !...

PLUSIEURS MARCHANDS.

Que D. Pèdre s'en procure bientôt, sinon on se fâchera.

RANGO.

Pourquoi se laisse-t-il dépouiller par les ricos-homes ?... s'il avait tenu bon, il serait plus riche, et il aurait payé comptant nos marchandises !...

ANTONIO.

C'est cela !... il faut le presser un peu... Pour avoir de l'argent, et nous contenter, il s'y prendra autrement avec les nobles qui nous mangent la laine sur le dos.

BERUQUILLA.

Oui, ... ces ricos-homes qui, dépouillant notre maître, lui ont dévoré, par l'usure et la fraude, son royal héritage... Ces débauchés, ces suppôts du grand-prieur, du grand-prieur, que la jalousie ronge et dévore, parce que D. Pèdre de Castille ne veut pas courber la tête et descendre à son niveau.

ANTONIO.

Nous savons tout cela... la vieille ; mais ces raisons, quoique bonnes, ne sont pas de l'argent comptant, et il nous en faut.

TOUS.

Oui, oui, il nous en faut.

BERUQUILLA.

Mais, malheureux que vous êtes !... voyez donc combien il est noble, juste, ce roi que vous insultez chaque jour. Le trésor de l'état est sous sa garde, sa main n'a qu'à s'étendre pour y puiser... Eh bien ! il aime mieux... par justice et pour respecter les lois, émanées de lui et de ses pères, il aime mieux mourir de faim dans son palais que de toucher aux deniers de ses sujets, mais vous ne comprenez donc pas cela, vous autres.

ANTONIO.

Si fait, si fait, la vieille, mais nous comprenons mieux encore qu'il nous faut de l'argent ; nos marchandises nous en coûtent, et il nous en faut.

TOUS.

Oui, oui, il nous en faut.

BERUQUILLA.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi les as-tu faits si bornés ; les misérables, ils ne comprennent pas ce roi, ce roi, qui, entouré de gardes et de la royale puissance, renonce à tout, aux richesses, aux grandeurs, et préfère la justice à l'opulence acquise au prix de la force et de la violence... Mais ce n'est pas Dieu qui les a faits, ces hommes-là, c'est le diable.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

BERUQUILLA.

Oui ! oui ! le diable... ils ne sentent pas ce qui est noble et grand... Pèdre de Castille, ils ne te comprendront jamais.

ANTONIO.

Allons, allons, voilà la vieille qui radote... laissons-la se faire à elle-même de superbes discours... et nous autres, puisqu'on a vendu hier

le dernier château de la couronne, allons voir, ce matin, s'il n'y a rien pour nous au palais!...

Tous.

Très bien! au palais!... (Ils vont vers le palais.)

BERUQUILLA s'avançant au milieu du groupe, appuyée sur une béquille.
Notre-Dame! où allez-vous?...

RANCO.

Vous l'avez entendu... nous allons au palais... voyez-vous, mère Beruquilla, il faut que ça finisse!... Le roi D. Pèdre peut se procurer de l'argent, s'il en veut absolument; nous, nous n'avons pour cela que la vente de nos marchandises.... Or, comme j'ai donné beaucoup de marchandises à crédit, je veux voir si on me paiera enfin.

BERUQUILLA.

Ce n'est pas le seigneur roi qui vous répondra... il n'est pas au palais... Je l'ai vu ce matin, qui entrait au quartier de la Milice, sur la place St-François!... il y est encore!... vous ne trouverez là que la princesse Isabelle.

Tous, hésitant.

Ah!...

BERUQUILLA.

Vous savez qu'elle a assez de chagrins, n'est-ce pas, sans vous voir arriver comme des furieux!... Pauvre Isabelle, si bonne, si dévouée à son père!... Ah! tenez, la vieille Josépha avait raison, lorsqu'elle disait que la princesse était née sous un mauvais signe!...

AMBROSIO.

C'est vrai qu'elle n'est guère heureuse... fille d'un roi, et pauvre comme la fille d'un marchand.

BERUQUILLA.

Oui!... et chaque jour, à chaque instant, pleurant avec son père des insultes que son père reçoit!... (Plus bas) Les ricos-homes, que le ciel confonde.

UNE MARCHANDE, après avoir regardé.

Chut!... en voilà deux! et des plus enragés contre le seigneur roi!

BERUQUILLA, bas.

Oui... D. Ponce de Léon, un débauché d'enfer, et D. Osorio, qui s'est marié trois fois, pour devenir veuf, disait-il, et pour hériter de ses femmes, ce qu'il ne disait pas!...

SCÈNE II

LES MÊMES, PONCE DE LÉON, OSORIO.

PONCE DE LÉON, s'arrêtant à quelques pas du groupe des marchands.

Eh! par Dieu!... voilà les marchands qui ont l'air de conspirer!...

OSORIO.

Dis plutôt qu'ils attendent le roi D. Pèdre, pour lui présenter leurs hommages et leurs mémoires, ce sont là ses courtisans aujourd'hui! Holà!... vous a-t-on payés! marchands du diable, mes créanciers y mettent moins de façons que vous! vous avez donc cessé de réclamer?

RINALDO.

Non, Monseigneur.

OSORIO.

Avez-vous reçu de l'argent?

RINALDO.

Non, Monseigneur.

PONCE.

Alors, vous ne faites plus de crédit?

AMBROSIO.

Quelquefois.

PONCE.

Imbéciles!... si c'était à des ricos-homes, passe! à D. Pèdre de Castille, folie!... les ricos-homes ont de l'argent, presque toujours! D. Pèdre n'en aura plus!

BERUQUILLA.

Il a toujours la couronne sur sa tête, et son épée à côté du sceptre!

OSORIO.

Quoi donc, la vicille, est-ce toi qu'il a chargée de prêcher ses creanciers et d'obtenir merci!...

BERUQUILLA.

Non, Seigneur!... mais je le plains et le respecte comme notre sire à tous!... J'ai nourri de mon lait Peblo, le fils de Marco, le montagnard... J'ai mangé le pain d'une famille fidèle et dévouée à nos rois... et je m'en souviens!...

PONCE.

Assez!... quelqu'un a-t-il conseillé la révolte, que tu viens ainsi parler de fidélité? Avons-nous cessé d'obéir, nous autres ricos-homes? D. Pèdre est notre souverain!... mais D. Pèdre, pour étouffer jadis la révolte de nos pères, s'est ruiné en largesses, jetées à ceux qui défendaient sa cause... Qu'il règne, mais qu'il apprenne que les ricos-homes d'autrefois ont laissé à leurs enfants une puissance qu'il n'a pas, tout roi qu'il est, la puissance de la fortune, des richesses opulentes, des vastes seigneuries! A lui la couronne dépouillée de ses joyaux, à nous cet or que nous répandons dans la ville de Tolède!... Et maintenant, si j'apprends que vous ayez encore prêté, quoi que ce soit à D. Pèdre, ou à ce vieux bouffon, qui se fait son pourvoyeur... moi, Ponce de Léon, je renverserai vos baraques, ou plutôt, je vous forcerai à faire crédit à des troupes de mendiants que je lâcherai sur vous!...

BANCO, bas à Beruquilla.

Il le ferait comme il le dit, voyez-vous!...

(Les marchands regagnent leurs étalages silencieusement.)

OSORIO

Bien parlé, Ponce!... Point de pitié, jusqu'à ce que sa fierté s'humanise, jusqu'à ce qu'il vienne à nous... Tête de fer, cœur de fer, le roi ne cède jamais... Tombé dans la pauvreté, D. Pèdre a conservé la puissance du monarque le plus opulent... Ce titre de justicier que lui a donné la Castille, il l'a maintenu par son énergique persévérance, par son génie, que rien n'a pu dompter... C'est à nous de le faire fléchir, en l'assiégeant sans relâche dans cette situation où jamais aucun souverain ne descendit!... et, si alors il nous plaît de jeter de l'argent dans ses coffres royaux, il faudra qu'en retour il nous rende les prérogatives de nos pères... Oui, et la haine qu'il met à nous poursuivre de sa justice excite enfin la nôtre... C'est une lutte à mort entre nous; soit donc! et voyons qui restera debout sur ce champ de bataille... D. Lopez est en sa puissance, s'il le tue, Osorio... il faudra le venger. (Gracioso paraît en haut de l'escalier du palais.)

PONCE, apercevant Gracioso.

Par le diable qui l'a fait à son image, voilà Gracioso, autrefois bouffon de sa majesté, maintenant son seul et unique compagnon, Dieu me damne! Il regarde dans le marché comme un vautour affamé!... Il faut voir si les marchands se souviendront de ce que je leur ai promis tout-à-l'heure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRACIOSO, après avoir resté quelques instants au haut de l'escalier du palais, et avoir descendu lentement les degrés, s'arrête au bas et regarde plusieurs fois à la dérobée D. Ponce et Osorio.

GRACIOSO, à part.

Que peuvent-ils faire là ces deux ricos-homes? Oh! oh! C'est pour me jouer quelques tours auprès des marchands; mais je me suis promis de ne pas rentrer au palais les mains vides! (Il va pour traverser le théâtre, et Osorio se met devant lui et l'empêche d'avancer.)

OSORIO.

Holà, maître bouffon!... Où vas-tu donc ainsi?

GRACIOSO.

Je me promène, monseigneur ! Je prends l'air... Je suis malade !

D. PONCE, touchant le caban que Gracioso porte sur un bras.

Comment ! Mais voilà un caban qui a dû être magnifique autrefois !... Pourquoi ne le mets-tu pas sur les épaules ?

GRACIOSO.

Il ne m'appartient pas, monseigneur.

OSORIO.

Ah ! tu as des scrupules, toi !

GRACIOSO.

Monseigneur, je ne veux pas m'exposer comme le noble D. Lopez, le rico-homme condamné pour rapine, et qui attend, au fond de son cachot, qu'on le conduise à la potence !...
OSORIO.

Malheureux !...

D. PONCE.

Drôle !

GRACIOSO.

Messeigneurs, j'ai parlé de don Lopez.

OSORIO.

Je veux bien me souvenir de ton ancien métier de fou... Tu y reviens quelquefois, à ce qu'il paraît !

GRACIOSO.

Rarement... J'ai tant de successeurs !

OSORIO, bas à Ponce.

Dieu me damne ! il me prend fantaisie de l'estropier !...

PONCE, de même.

B ! il n'y a pas moyen ! Regarde donc comme il est fait !...

GRACIOSO, à part.

C'est fini ; ils vont rester là... L'heure passe, il faut se risquer ! (Il va vers le premier étalage.)

PONCE, qui a suivi des yeux Gracioso.

Holà ! marchands, n'oubliez pas ce que je vous ai promis, sinon gare aux baraques, gare aux mendiants de Tolède que je vais ramasser !... (Ponce et Osorio s'approchent de Gracioso qu'ils suivent pas à pas.)

GRACIOSO, à un marchand.

Ah ! ah ! vous voilà encore Ambrosio !... Vous restez tard sur la place aujourd'hui, vous n'avez donc pas de rendez-vous avec la petite Marietta ou avec Luidgina, la brunette ?... Car vous êtes un gaillard, Ambrosio !

AMBROSIO, riant naïvement.

Eh ! eh ! maître Gracioso !... Eh ! eh !

GRACIOSO.

Ah ! les belles perdrix ! Combien ! (Ponce fait un geste au marchand qu'il regarde attentivement.)

AMBROSIO, naïvement et avec hésitation.

Avez-vous... avez-vous de l'argent, maître ?

GRACIOSO.

Pourquoi ?

AMBROSIO.

Parce que...

GRACIOSO.

Non... je n'en ai pas.

AMBROSIO.

Alors...

GRACIOSO.

Alors, je les prends à crédit....

AMBROSIO, après avoir regardé Ponce et Osorio.

Non pas, je les garde.

GRACIOSO.

C'est bon ! Je n'y tenais pas autrement !... (Gracioso s'arrête devant un marchand, suivi de Ponce et d'Osorio, et regarde l'étalage.)

RANCO.
C'est vendu, maître. (Même jeu de Gracioso, de Ponce et d'Osorio devant Rinaldo.)

C'est vendu, maître!..

GRACIOSO.

A ces deux nobles seigneurs, sans doute!... (Il marche encore et s'arrête devant Beruquilla.) Combien ce lièvre?

BERUQUILLA.

Une piastre.

OSORIO.

Attention, la vieille!..

GRACIOSO.

Je n'ai point d'argent... Ce caban pour gage.... Je le retirerai d'ici à huit jours.

BERUQUILLA.

Soit... (A Ponce et à Osorio.) Il n'est point défendu de prêter sur gage.

PONCE.

C'est juste!... Nous n'avions point prévu... (à Gracioso.) Ce caban ne t'appartient pas, tu l'as dit toi-même...

GRACIOSO.

Mais il appartient au roi... mon maître et le vôtre, et c'est pour lui que je suis venu... (Il échange avec Beruquilla et va vers le palais.)

OSORIO.

Si c'est le dernier caban que tu puisses mettre en gage, que feras-tu plus tard, bouffon gracieux?

GRACIOSO, au bas des degrés du palais.

Je me marierai trois fois comme vous, monseigneur, et comme vous je serai riche peut-être!...

OSORIO, courant sur lui.

Misérable!

GRACIOSO, après avoir franchi quelques marches, et tirant sa dague.

Monseigneur, je suis en lieu d'asile; si vous me touchez seulement de la main, j'ai le droit de vous répondre par un coup de dague.

OSORIO, furieux.

Soit donc!

PONCE, le retenant.

Que faites-vous? arrêtez!

GRACIOSO, entr'ouvrant la porte du palais et se retournant.

Monseigneur, vous avez bien fait de ne pas avancer, car, je vous le jure, le vieux fou vous aurait donné une leçon de sagesse... (Il entre dans le palais dont il ferme la porte.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins GRACIOSO.

PONCE, riant.

Eh bien! Osorio?... Voilà matière à combat singulier... Me chargez-vous de porter le cartel?

OSORIO.

J'aime mieux attendre une occasion de livrer ce diable d'enfer au bâton de mes estaffiers. (Aux marchands.) Holà! je suis content de vous. (On entend une cloche dans le lointain.) Voici l'heure où vous allez au cabaret de Tornesillo. (Jetant une bourse au milieu des marchands.) Tenez!... Buvez à la gloire et à la santé des ricos-homes.

SCÈNE V.

BERUQUILLA, AMBROSIO, RINALDO, LES MARCHANDS.

Ranco va ramasser la bourse.

BERUQUILLA

Est-ce que tu vas prendre cette bourse?

RANCO.

Tiens! Est-ce qu'on laisse jamais traîner cela par terre?

BERUQUILLA.
De l'argent jeté par un de ces ricos-homes qui se sont enrichis en pillant le pauvre peuple !

RINALDO.
Eh bien alors ! c'est une restitution...

BERUQUILLA.
Et vous boirez à leur santé ?

RANCO.
Oui, pour ne pas avoir cet argent sur la conscience... voilà tout. Mère Francesca veillez sur nos marchandises.

RINALDO.
Beruquilla, attention à nos places s'il vous plaît !

BERUQUILLA.
Je le veux bien ; mais tâchez de retrouver votre chemin en quittant le cabaret de Tornesillo...

RANCO.
Oui, Beruquilla, je chargerai ma femme de nous servir de guide. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BERUQUILLA, PEBLO. Pendant que les marchands sortaient, Peblo est entré en scène.

PEBLO, s'approchant de Beruquilla qui ne l'a pas aperçu.
Beruquilla !...

BERUQUILLA.
Te voilà, Peblo ? (Elle se lève et va vers lui.) Je te croyais parti pour les montagnes.

PEBLO.
Non pas, nourrice. Si j'étais retourné dans les montagnes, c'est que j'aurais revu cette jeune fille et emporté l'espérance de la revoir encore !... Non, Beruquilla, puisque ce royaume est en paix, j'irai reprendre ailleurs mon métier de soldat.

BERUQUILLA.
Tu quitterais donc le service de D. Gomez ?

PEBLO.
Le service de D. Gomez !... Que dites-vous, nourrice ?... Je veillais sur ses vastes domaines, mais le jour où il m'aurait traité comme un de ses serviteurs, je lui aurais rappelé que le fils de Marco n'est l'esclave de personne, et n'obéit qu'au roi. Mon père était chef des montagnards de la Sierra Negra. Mon père mourut pauvre, mais il laissa un nom que je dois faire respecter.

BERUQUILLA.
Je le sais !... Je le sais !... Et tu ignores jusqu'à son nom, m'as-tu dit ?...

PEBLO.
Cela est vrai !... elle s'entoure d'un mystère que j'ai juré de respecter !... Que de fois en lui parlant de mon amour, je l'ai suppliée de se fier à moi, de me dire son nom, du moins !... « Peblo, me répondait-elle, ah ! je dois me taire, j'aurais dû vous fuir, ne pas vous entendre !... Nous nous aimons, et un abîme nous sépare ! Non, vous ne saurez jamais qui je suis, et le jour où vous viendriez à l'apprendre, un mur d'airain s'élèverait entre nous !... Fuyez-moi !... » Ecoutez-moi !... Je vous ai dit comment le hasard jeta au devant de moi une jeune fille de Tolède que je n'ai pu voir sans l'aimer !... Mon amour naquit au pied des autels, car c'est au pied des autels qu'elle s'offrit à ma vue pour la première fois... Je devorais cet amour en silence... lorsqu'un jour au sortir de l'église de Santo-Geronimo... je la suivais en admirant sa beauté... sa grâce timide et modeste... Tout-à-coup au détour de la grande place... des insolents... des ricos-homes enfin l'entourèrent... et poussés sans doute par le démon de leurs orgies accoutumées, lui faisaient entendre des paroles insultantes... Ils voulaient l'entraîner ; à ses cris, prompt comme l'éclair, je m'élançai sur eux... ils étaient six... ils étaient

armés, je n'avais que mon bâton ; mais le passage fut bientôt libre... et, devant un seul homme, ils s'enfuirent tous, les lâches... D'une voix douce et tremblante elle me remercia... Me défendit de la suivre, et me jeta un regard plein de reconnaissance, elle disparut... Plus tard, je la retrouvai... elle m'aima... elle le disait du moins... Et bien, Beruquilla, je suis peut-être condamné à ne plus la revoir.

BERUQUILLA.

Mais, mon Dieu ! c'est la fille de quelque noble !

PEBLO.

Ne vous ai-je pas dit que ses vêtements étaient ceux d'une fille du peuple ! Depuis huit jours, je l'ai vainement attendue à nos rendez-vous accoutumés !... J'ai parcouru Tolède comme un insensé !... mon incertitude mettant ma tête en feu ! je la croyais parjure, je la croyais perdue pour moi, morte ; que sais-je ? Tout à l'heure, au milieu de la rue d'Alcala, un inconnu m'aborde... Peblo, m'a-t-il dit, pour vous ce billet, et il a disparu... ce billet, le voici ! (Il lit.) • Vous m'aimez, vous avez juré de m'obéir ! voici ce que j'attends de vous ! Quittez cette ville au plus tôt ! si vous y restez plus longtemps, vous me perdez !... Ma vie malheureuse, sera encore plus malheureuse par vous ! Adieu !... »

BERUQUILLA.

• Eh bien ?...

PEBLO.

Eh bien, Beruquilla, je viens pour me jeter aux pieds du roi, lui rappeler le souvenir de mon père tué pour lui, et lui demander à quel souverain des Espagnes il veut envoyer un soldat qui n'aspire qu'à combattre et à mourir !...

BERUQUILLA.

Pauvre Peblo !... Le roi va rentrer bientôt au palais !... attends-le à son passage, ... il se souviendra de ton père ;... qui sait, à son nom propice pour toi, quelque roi voisin t'ouvrira peut-être avec faveur les rangs de son armée... Le justicier est terrible lorsqu'il s'assied sur son trône ; mais il est bon et généreux, et le fils de Marco peut aller à lui avec confiance !...

PEBLO.

Dieu vous entende, Beruquilla.

BERUQUILLA.

Notre-dame !... voici le justicier !... il paraît plus soucieux que de coutume, tenons-nous à l'écart. Peblo, je te dirai quand il faudra t'avancer !...

SCÈNE VII.

PEBLO, BERUQUILLA, D. PEDRE.

D. Pedre est entré en scène dans une attitude de méditation ; arrivé au milieu du théâtre, sur l'avant-scène, il relève la tête et regarde sur la place.

D. PEDRE.

Cette place est déserte ! (souriant amèrement) Ah ! c'est la première fois depuis long-temps, que le roi de Castille la traverse sans avoir à repousser une des mille insultes qui, chaque jour, sont jetées à sa pauvreté !... (regardant le palais). Toujours triste et solitaire au milieu de cette grande cité, toujours semblable au nid de l'aigle sur les hautes cimes des Asturies !... Oui !... le nid de l'aigle, mais l'aigle rentre triomphant, et porte dans ses puissantes serres de quoi nourrir ceux qui attendent son retour !... Et moi, moi le roi, quand je rentre dans le palais de mes pères, c'est pour gémir à l'aspect de l'indigence qui l'habite !... Spectacle affreux contre lequel il m'a fallu roidir tout mon courage !... (Il va s'asseoir sur un banc de pierre.) Oh ! si j'étais seul, mon Isabelle !... Ma fille, si hardie à s'associer à ma pensée ! si dévouée !... et ce pauvre Gracioso, le seul homme qui me soit resté !... Oh ! je vous ferai à tous deux une autre destinée !... Le temps marche, et mes desseins mûrissent ! Pourquoi vous condam-

ner à cette pauvreté, m'ont dit les rois mes voisins? Faites donc ployer ces ricos-hommes qui élèvent contre votre autorité royale la puissance de leurs richesses! Oui, mais le justicier ne frappe que lorsque la justice l'ordonne! et voilà que le bassin où il a posé son glaive... commence à monter soulevé par des iniquités qui s'accroissent!... Le justicier! il faudra bien que ce titre accompagne mon nom dans la postérité!... Je le veux! dusse-je mourir de faim sur la pierre de mon palais!... (Il se lève, Pèblo s'avance et tombe à ses pieds.)

PÈDRE.

Sire!

D. PÈDRE.

Que me veux-tu?

PÈDRE.

Votre auguste protection, sire!

D. PÈDRE.

Relève-toi!... As-tu à te plaindre de quelqu'un? Viens demain au palais; j'y tiendrai mon lit de justice, et ta cause sera jugée!...

PÈDRE.

Ce n'est pas cela, sire! je veux reprendre mon métier de soldat, la Castille est en paix depuis la victoire remportée par vous à Médino-Collo... Pour aller servir dans les royaumes de Murcie, de Léon ou de Grenade, il faut que mon souverain y consente!... Ce n'est pas tout; je vous demande encore de me présenter aux rois vos frères en votre nom, et protégé par votre bienveillance.

D. PÈDRE.

Qui donc es-tu?

PÈDRE.

Peblo, le fils de Marco le montagnard.

D. PÈDRE.

Marco! un brave, par Dieu, un fidèle castillan!... Ta main, jeune homme!... ta main!...

PÈDRE.

Sire!

D. PÈDRE.

Ton père est mort pour moi!... je m'en souviens!... les montagnards ont-ils gardé sa mémoire?

PÈDRE.

Oui, sire... ils m'aiment à cause de lui...

D. PÈDRE (à part).

Ah!... (Haut.) Peblo, tu ne quitteras pas mon royaume!...

PÈDRE.

Sire, mais... j'ai promis...

D. PÈDRE.

Aucune promesse ne doit balancer la volonté de ton roi (moment de silence). Mais, j'y songe!... Tu te seras dit: Le roi de Castille est pauvre! comment récompensera-t-il les services rendus? J'ai mon armée, jeune homme, mon armée que paie le trésor de l'Etat où je n'ai pas voulu puiser un seul maravedis pour moi-même!... Je puis donner des grades à ceux qui font bien!...

PÈDRE.

Oh! sire, vous servir comme vous a servi mon père, je n'ai pas d'autre ambition!... Soldat à vos côtés, j'aimerais mieux cela que de conduire une troupe sous des bannières étrangères.

D. PÈDRE.

Bien! (à part) jeune, ardent, dévoué, aimé des montagnards! qui sait? (Haut.) Peblo, tu viendras me voir au palais.

PÈDRE.

Sire!... (Il baise la main du roi, don Pèdre va pour sortir, les marchands rentrent et se répandent sur le théâtre. D. Osorio et D. Ponce paraissent du côté par lequel ils sont sortis. D. Gomez entre en scène entouré des Ricos-hommes et d'une suite nombreuse.)

SCÈNE VIII.

PEBLO, D. PÈDRE, BERUQUILLA, RINALDO, RANCO, LES MARCHANDS, D. GOMEZ, OSORIO, PONCE, RICOS-HOMES, SUITE.

OSORIO.

Eh oui ! monseigneur, D. Ponce de Léon et moi, nous avons été témoins de la comédie... le dernier caban royal est déposé entre les mains d'une vieille marchande.

D. GOMEZ.

En vérité, Osorio, ce que vous m'avez conté me fera prendre en patience le sermon que je vais entendre à la cathédrale !...

OSORIO.

Monseigneur, voilà D. Pèdre dans toute la simplicité de sa puissance.

PONCE.

Et tenez, voilà les marchands qui sortent du cabaret... Ils vont sans doute lui présenter leurs mémoires... Restons ici.

AMBROSIO.

Allons, Rinaldo, tu aurais donc voulu passer le reste de la journée au cabaret ?

RINALDO.

Ma foi ! il est bon, le vin de ce vieux voleur de Tornesillo !

RANCO.

Si bon, que la bourse du rico-homme y a passé avec ma vente de la matinée.

RINALDO.

Et la mienne aussi... (frappant sur ses poches) aplaties, complètement aplaties !... Ma femme va m'arracher les yeux, c'est sûr ! Tiens, voilà le roi !... ah ! ma foi, je vais le prier de me solder son compte !... ça se trouve bien...

UN MARCHAND (voulant le retenir).

Que fais-tu ?

PONCE.

Justement, en voilà un qui se dirige vers lui...

D'AUTRES MARCHANDS.

Laisse-le donc aller !...

RANCO.

Il a raison... je vais parler pour lui... j'ai la langue moins épaisse... (Il s'approche du roi suivi des autres marchands.)

BERUQUILLA.

Mes amis !... mes amis !...

RINALDO.

Arrière, la vieille ! tu n'as pas bu, tu n'as pas la parole !...

RANCO (la tête découverte).

Sire ! vous nous devez de l'argent !...

D. PÈDRE (avec colère).

Oui.

RANCO.

Nous voudrions être payés.

D. PÈDRE.

Cela est juste !...

PEBLO (aux marchands).

Malheureux.

D. PÈDRE (avec force).

Silence, jeune homme !... (Plus bas à Pèblo.) Ah ! tu ne sais pas encore où en est venu Pèdre de Castille ! (Haut.) Marchands, mes coffres sont vides, mon palais depouillé.

UN VIEUX MARCHAND.

Sire, les ricos-homes vous enrichiraient à vous rendre seulement la moitié de ce qu'ils ont pillé par l'usure.

OSORIO.

Que dit-il, ce manant ?

D. PÈDRE (vivement).

Qui te rend si hardi, que d'oser tenter ma justice ?

RINALDO.

C'est que vous y gagneriez, et nous aussi !

D. PÈDRE (avec force).

Chapeau bas, insolent ! Chapeau bas, ou je le cloue sur ta tête avec la pointe de mon épée. (Rinaldo se découvre avec terreur et recule avec les marchands.) Je vous ajourne tous à trois jours ! Dans trois jours vous serez payés, je vous en donne ma parole royale, et maintenant faites-moi passage et silence devant moi, car je ne suis plus votre débiteur ! (Les marchands se séparent en silence et livrent passage à D. Pèdre. On entend trois coups de cloche. D. Pèdre qui avait monté les degrés du palais, se retourne et s'écrie du haut des degrés.) Ecoutez ! le rico-home D. Lopez condamné pour rapine, vient de quitter sa prison pour le gibet ! Allez voir passer la justice de D. Pèdre de Castille.

ACTE II.

Une salle de palais très vaste, ouverte de toutes parts, un grabat, espèce de peau de tigre tout usée et sans poil, Gracioso est assis sur un vaste fauteuil de vieux bois.

SCÈNE I^{re}.

D. PÈDRE, GRACIOSO ISABELLE.

ISABELLE.

Hé bien ! Gracioso, comment te trouves-tu ? Cette fièvre brûlante te quitte-t-elle enfin ?

GRACIOSO.

Oui, damoiselle, je me sens mieux.

D. PÈDRE, à part.

Signature de D. Lopez.

GRACIOSO.

Ah ! je souffre, je souffre horriblement !

D. PÈDRE.

Preuves fournies par deux prêtres, témoins du crime.

GRACIOSO.

Pas d'eau ! pas une goutte ! C'est juste... Je me rappelle... Le mal m'a fait oublier... Il faut absolument... Ah ! (Il tombe ; Pèdre et sa fille courent à lui.)

D. PÈDRE.

Qu'as-tu donc, Gracioso ?

GRACIOSO.

Rien, maître, je... je voulais... je ne peux pas.

D. PÈDRE, après l'avoir relevé.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre serviteur.

GRACIOSO.

Pardon, maître, pardon, vous vous donnez trop de soucis et de peine pour ce pauvre Gracioso qui, maintenant n'a plus rien à vous donner en échange de tant de soins, de bontés. Le mal lui a enlevé toute sa gaité, maintenant, pas le plus petit mot pour vous distraire, vous égayer... Vous, si malheureux aussi...

D. PÈDRE.

Oui, malheureux, de te voir souffrir. (A Gracioso qui souffre davantage.) Isabelle, donne quelque chose, un peu d'eau.

ISABELLE, qui a regardé.

Il n'y en a plus... mon père...

D. PÈDRE.

Comment, pas une goutte?... O mon Dieu !

ISABELLE.

Non.... Depuis l'instant où Gracioso est tombé malade.... Comme

c'est lui qui a l'habitude de nous en procurer, et que je ne puis, par votre ordre, m'exposer à un refus en allant en demander, notre provision est épuisée...

D. PÈDRE, amèrement.

Pas une goutte d'eau !... Dans le palais de mon père !... Et ce pauvre serviteur... (Il va prendre une urne et se prépare à sortir.)

GRACIOSO.

Où allez-vous donc, maître ?

ISABELLE.

Pauvre père !... réduit à... Cela fait mal !...

D. PÈDRE.

Où je vais ?... Je vais où tu es allé ce matin... Je vais chercher ce qu'il faut pour te guérir... te soulager (Gracioso à genoux et lui baisant les mains) commetu as été chercher ce qu'il me fallait pour me guérir.

GRACIOSO.

Vous, vous, le roi. Vous, le justicier. D. Pèdre, si bon pour une chétive créature... ignoble aux yeux de tous, excepté aux vôtres ! Oh ! mon bon maître !... Mais non, n'allez rien demander, je vous en supplie à genoux, vous serez refusé partout... Vous n'avez plus rien à échanger... La dernière ressource hier nous a été enlevée, votre çaban a passé dans les mains d'une revendeuse.

D. PÈDRE.

Et que m'importe à moi, leurs refus, leurs outrages ! S'ils ne veulent pas me prêter... ils me donneront peut-être. Je leur tendrai ma main royale... en leur disant : Donnez donnez, à D. Pèdre pour sauver son vieux serviteur, le seul ami que le sort lui ait laissé.

ISABELLE.

Vous, mendier, mon père ?

GRACIOSO, se soulevant.

Oh ! non... Plutôt moi-même... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !.. (Il retombe.)

D. PÈDRE.

Allons, Gracioso, allons... sèche tes larmes (A sa fille qui pleure aussi.) Isabelle, ma fille, de la fermeté. Eh ! mon Dieu, le sacrifice que je fais en ce moment est tout simple, naturel... Je descends de mon trône et vais mendier un peu d'eau, quelques secours pour un ami qui souffre, un serviteur qui a fait un bien plus grand sacrifice ; lui, que tous les nobles ont voulu avoir en leur palais, parce qu'il appartient à la royauté qu'ils ont démentelée pièce à pièce... Il a tout refusé, lui, Gracioso ; leurs richesses, leurs offres séduisantes ! Aux somptueux palais il a préféré le mien, nudité vaste, immense, ouverte aux intempéries, à toutes les misères. Oui, à lui, à ce fou, à Gracioso, comme ils l'appellent ironiquement, on a mis de l'or dans la main il l'a ouverte dédaigneusement et a laissé rouler cet or à terre... On a dressé devant lui, pauvre, ayant faim, la table luxueuse des ricos-homes, son pied boiteux l'a renversée avec colère ; et, à tous ces vins de Chypre, ces mets de grands seigneurs, il a préféré le pain de son vieux maître, pain que son industrie, son travail me donnait à moi... honteux de ma pauvreté ! Et, l'hiver, quand le froid pénétrait ses membres engourdis, il est venu se réchauffer à la chaleur de mon corps et s'abriter sous le manteau déguenillé de D. Pèdre le justicier... Oh ! je n'oublie pas tout cela, moi. (Il prend l'urne, la charge sur son épaule et se prépare à sortir.)

ISABELLE.

Mais moi, mon père, à cette heure de nuit, ne pourrais-je à votre place..

D. PÈDRE, les larmes aux yeux.

Toi ! chère enfant... Toi, t'exposer aux humiliations, aux affronts que le cœur de D. Pèdre a peine à contenir, à renfermer... Oh ! non, non, le tien se briserait, jeune fille... Et puis, s'ils ont outragé ma royauté, il faut que la tienne reste pure et respectée, car, après l'outrage, doit venir la vengeance, et, si je ne puis l'accomplir, c'est

à toi que je laisserai cet héritage... et le trône et les affronts d'un père à venger. !...

ISABELLE.

A moi, faible femme ! Et le pourrais-je, mon père ?

D. PÈDRE.

Oh ! non, tu ne le pourrais pas, mon enfant, et ils te tueraient. .. Roi déchu, D. Pèdre le mendiant, tu le vengeras toi-même ! Ricos-homes et marchands... Allons, allons, un outrage encore pour que la coupe amère que vous m'avez versée soit pleine et débordée... et que le justicier fasse grande justice en son palais désert... (Il sort avec l'urne sur l'épaule.)

SCÈNE II.

ISABELLE, GRACIOSO.

ISABELLE.

Et c'est lui que les nobles ont dépouillé et que les marchands méconnaissent ainsi... Les uns l'outragent, les autres lui refusent ap-
pui et secours. Que deviendra-t-il ? Ô mon Dieu !...

GRACIOSO.

Ah ! oui, que deviendra-t-il ?... Rends, ô mon Dieu, rends au pauvre fou sa force et sa gaieté.

ISABELLE.

Gracioso, viens, appuies-toi sur mon bras, viens, et que le sommeil répare au moins ta santé, puisqu'il n'y a pas dans ce palais de quoi te soulager... Oh ! ne crains pas de t'appuyer sur moi, mon bras n'est point délicat et faible ; le malheur donne du courage et de la force, et le malheur ne m'a pas manqué.

GRACIOSO.

Aussi belle que bonne... digne en tout de votre père !... Dieu vous rendra, damoiselle, ce qu'en ce moment vous donnez au pauvre Gracioso... Dieu, et moi aussi, car le bouffon ne veut pas rester en arrière : il vous rendra au centuple les soins que vous lui prodiguez ici.

ISABELLE.

Mais ne parle pas ainsi, cela te fatigue. Ah ! je vais me fâcher, si tu recommences encore ! Il faut se taire...

GRACIOSO, souriant.

Oui, les docteurs disent que le silence et la diète sont les meilleurs médicaments... Vous voyez que les ricos-homes nous forcent à suivre l'ordonnance. Oui, mais bientôt, peut-être, ordonnance et ricos-homes iront, par notre ordonnance à nous, à tous les diables. (Il rit et une toux violente lui donne une quinte nouvelle.)

ISABELLE.

Tu le vois bien, tu n'es pas raisonnable ; l'envie de me faire rire et de dissiper mes chagrins irrite de nouveau ton mal... Allons, viens, te reposer... (Elle l'entraîne dans la pièce à droite de l'acteur.)

GRACIOSO, à part.

Je suis un bouffon à la poitrine fêlée ; pas moyen d'exercer ma profession à cette heure, je ne puis tromper cette chère enfant, ni la distraire. Allons sur mon grabat... là, peut-être, force et santé me reviendront, et alors D. Pèdre et sa fille...

ISABELLE.

Gracioso !...

GRACIOSO.

Je vous suis, mais je ne veux pas lasser votre bras. Chien fidèle, je vais vous suivre en chien... (Il va pour se mettre à quatre pattes.)

ISABELLE.

Que fais-tu ? Et suspends-toi plutôt à ce bras. Viens. (Ils entrent dans la chambre à côté.)

SCÈNE III.

BERUQUILLA, AMBROSIO, RANCO, ANTONIO, MARCHANDS.

A peine Gracioso et Isabelle sont partis que Beruquilla s'avance avec précaution, regarde partout, remonte le théâtre et fait signe aux marchands.)

BERUQUILLA.

Entrez, entrez, n'ayez aucune crainte; il n'y est pas, je vous le disais bien. C'est vraiment lui que nous avons vu sortir du palais une cruche sur l'épaule. (Les marchands regardent autour d'eux et semblent affligés de la misère qui règne dans le palais.)

AMBROSIO.

Vous êtes bien sûre, mère Beruquilla, que le justicier est sorti...

RANCO.

Dites donc, la vieille, s'il nous trouvait ici... nous n'aurions rien de bon à gagner, nous autres, je crois que nous ferions bien de... (Il fait le signe de décamper.)

BERUQUILLA.

Oh! non, il est sorti pour une heure au moins, maintenant... et puis, dût-il nous trouver ici, il faut réparer notre faute, notre infamie de ce matin.

RANCO.

Oui, oui, vous avez raison, et maintenant que le brouillard est tombé... voyez donc quelle misère!...

BERUQUILLA, elle prend la peau et la montre.

Le fumier du vieux Job était plus agréable que cette peau qui lui sert de lit.

AMBROSIO.

Comment, c'est la couche royale, ça?

BERUQUILLA.

Et la fille, la bonne Isabelle, l'héritière du trône de D. Pèdre... elle n'en a pas d'autre.

AMBROSIO, RANCO.

Pauvre jeune fille... et nous pouvions alléger sa misère!

LES MARCHANDS.

Nous sommes bien coupables!

BERUQUILLA.

Oh! oui, nous sommes bien coupables... Et puis, vous ne savez pas tout... ce soir, à onze heures, il y a grand festin chez D. Gomez de Maurique: je vous donne en mille pour deviner en quel honneur.

RANCO.

C'est peut-être pour....

BERUQUILLA.

Non, c'est pas pour ça... allons, devinez-vous, vous autres... pour quoi ce damné D. Maurique.

TOUS.

Non, non...

BERUQUILLA.

Hé bien! vous saurez (regardant autour d'elle), personne ne nous écoute (tous l'entourent et la pressent davantage), que l'affront que nous avons fait au roi ce matin est la cause de ce festin.

RANCO.

Ah! ah!

BERUQUILLA.

Le grand-prieur a convié tous les ricos-homes à ce joyeux repas, où l'on doit tourner en ridicule la pauvreté de notre roi.

RANCO.

Est-ce qu'ils oseront cela... outrager la majesté de D. Pèdre; car tout pauvre qu'il est, c'est notre roi.

BERUQUILLA.

Oui, oui; et de plus, le grand-justicier; qu'ils prennent garde, les ricos-homes, si la colère le prend au manteau, gare à eux, à eux qui l'ont dépouillé.

AMBROSIO, s'échauffant.

Ils lui ont volé son fief seigneurial, son patrimoine, las Béhétrias, et

si D. Pèdre nous doit, ce sont les ricos-homes qui en sont cause, et c'est à eux que nous devons réclamer nos créances.

RANCO.

Nous n'avons rien à réclamer... Tu ne te souviens donc pas de ce qu'il nous a dit ce matin, au marché: je vous engage mon honneur, devant tous ici présents, que dans trois jours vous serez tous payés... Et maintenant faites-moi libre passage, car je ne suis plus votre débiteur. Jusqu'au troisième jour, heure du marché, il ne nous doit donc rien.

TOUS.

C'est juste, c'est juste.

AMBROSIO.

Et jusque-là nous n'avons rien à réclamer à personne...

BERUQUILLA.

Oui; et demain... s'il ne peut pas payer... il faudra, comme tu le disais, que les ricos-homes paient pour lui.

TOUS.

Oui, oui.

BERUQUILLA.

Et avant de sortir d'ici... voyons, une bonne action! à notre roi, faisons l'aumône.

RANCO.

Que dites-vous, la mère; payons... levons les Béhétrias que les ricos-homes lui enlèvent à notre insu... pas d'aumône au roi!... mais ce qui lui est dû, las Béhétrias!... (Tous les marchands se fouillent et donnent des maravedis, que la vieille prend et dépose sur une table toute usée, qui est près du lit.)

BERUQUILLA.

Bien, mes enfants, bien; Dieu et la Vierge vous béniront: ce que vous avez fait là est une œuvre pie et bonne, et qui vous comptera double au grand jugement. Continuez dans cette voie... et je perds mon nom de Beruquilla, si, dans la balance d'en haut, vous ne l'empportez pas en tout sur les ricos-homes!...

ANTONIO.

Retirons-nous maintenant, il ne faut pas qu'on nous voie en ce palais, le roi surtout... car sa colère éclaterait...

ISABELLE, qui les a écoutés depuis quelques instants.

Non, mes amis, non, si, comme moi, il vous avait entendus, sa colère n'éclaterait pas... mais, comme la mienne, son âme serait pleine de bonheur et de joie. Il sentirait son cœur de roi battre d'émotions semblables à celles qui m'agitent en ce moment.

ANTONIO, ému.

A genoux, vous autres!... demandons grâce, pécheurs que nous sommes, d'avoir méconnu tant de vertus, de grandeur... et jurons ici à cet ange... à notre reine, d'être à elle et à son père de biens, de cœur et de bras! (Ici tous les marchands l'entourent; baisent ses habits, et s'écrient avec enthousiasme:)

TOUS.

Oui, oui...

RANCO.

Jurons que si les ricos-homes outragent D. Pèdre, nous les outragerons, nous, et leur jetterons à la face la boue et le ridicule dont ils veulent couvrir notre roi.

TOUS.

Nous le jurons...

BERUQUILLA.

Ah! les voilà comme je les voulais... Ah! messieurs les ricos-homes, nous verrons si je ne serai pas libre de vendre mes lièvres comme je le voudrai, et à qui il me plaira. (Ici on entend des pas retentir au grand escalier du palais.) C'est lui, sans doute; sortons.

RANCO.

Adieu... princesse... un mot, et les marchands seront là... avec leur argent, leur sang et leurs bras.

SCÈNE IV.

ISABELLE, BERUQUILLA.

BERUQUILLA, souriant.

Beruquilla, c'est toi pourtant qui as fait cette métamorphose, qui as mis toute cette joie au cœur de cette chère enfant, tout ce dévouement dans l'âme de ce peuple... c'est bien, c'est très bien... Beruquilla, ma vieille, je suis contente de toi ; je te le dis sans berguigner... mon offrande aussi. (Elle pose le caban royal à côté des maravedis des marchands.) (A Isabelle, qui a remarqué son action.) Adieu, chère enfant...

ISABELLE.

C'est à toi que nous devons le retour de ces braves gens... bonne mère.

BERUQUILLA.

J'y suis bien pour quelque chose... (les pas s'entendant de nouveau) et vite, vite, il approche, suivez-moi de ce côté. (Ils sortent par la gauche de l'acteur.)

SCÈNE V.

ISABELLE.

O mon père! que tu vas être heureux, en apprenant... Le voilà, courons l'embrasser et lui dire... (s'écriant) Peblo !

SCÈNE VI.

ISABELLE, PEBLO.

PEBLO.

Elle!

ISABELLE.

Peblo!

PEBLO.

Vous ! ici dans le palais du roi !

ISABELLE.

Peblo! je m'étais trompé, je le vois! vous aviez juré de me donner une preuve de votre amour; vous m'aviez dit: Ordonnez, j'obéirai... Je vous ai prié de vous éloigner de Tolède, et vous êtes ici!... Je ne vous parle pas de la crainte de me déplaire; vous ne l'avez comptée pour rien, sans doute!

PEBLO.

Que dites-vous ?

ISABELLE.

Mais je dois vous avertir du danger où vous vous êtes jeté. C'est ici la triste demeure du justicier. Si vous avez pensé que cette demeure, pour être habitée par la misère, était ouverte au premier téméraire qui voudrait y pénétrer, vous vous êtes trompé: prenez garde! le justicier, abreuvé d'affronts, est terrible pour ceux qui franchissent sans respect le seuil de sa royale solitude! Fuyez, Peblo! fuyez!

PEBLO.

Non, non; car si je suis venu, c'est qu'un devoir à remplir m'appelait; si je suis venu, c'est que je suis dévoué au justicier; j'allais m'éloigner de Tolède, j'allais vous obéir.

ISABELLE, à part.

Ah! il m'aime!

PEBLO.

Reste, m'a dit le justicier, je le veux, tu pourras me servir... dites, voulez-vous encore que je parte? voulez-vous que j'emporte le désespoir de vous avoir perdue, et le remords d'avoir méprisé les ordres de ce roi pour lequel mon père a péri, de ce roi que je plains et que chacun abandonne.

ISABELLE.

Non, Peblo, je vous relève de votre serment, servez D. Pèdre, servez-le de tout votre courage;... il savait que vous deviez venir...

PEBLO.

Non; mais rassurez-vous, ma présence n'éveillera pas sa colère... mais vous, que je retrouve ici... comment!

ISABELLE.

Peblo, le moment n'est pas venu de vous dire qui je suis! Hélas! vous vous étonnez de me voir dans ce palais... si malheureux que soit le roi de Castille, des cœurs fidèles lui sont restés... Tout à l'heure des gens du peuple, des sujets dévoués, remplissaient cette enceinte... je n'étais pas seule ici. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que comme vous j'accomplis un devoir, un devoir sacré!

PEBLO.

Eh bien! je respecterai ce silence que vous voulez garder... je vous ai revu, je ne quitterai pas Tolède... que m'importe le reste! Je suis si heureuse de vous retrouver. J'ai tant souffert lorsque je vous ai cru perdue pour moi! Oh! vous ne savez encore combien je vous aime! avec cet amour que vous lui avez mis au cœur, Peblo peut faire de grandes choses pour vous mériter! Qui que vous soyez, je ne veux pas soulever d'une main curieuse le voile dont vous vous entourez... ce que je veux, ce qu'il faut à ma vie, c'est votre amour.

ISABELLE.

Je vous aime, Peblo, je vous l'ai dit au pied de la Madone, quand vous êtes venu à moi, j'ai écouté vos paroles, j'ai eu foi en vous. Les Castellanes sont peu habiles à cacher les sentiments de leur âme... mais elles ont de la fierté, Peblo... et je veux être fière de vous... je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve... de cruelles épreuves peuvent être... Quoi qu'il en soit, mettez votre cœur et votre bras au service du justicier; servez sa cause avec honneur, et, à la face de tous, je proclamerai que je suis orgueilleuse de votre amour.

PEBLO.

Par le ciel! D. Père peut compter sur moi!

ISABELLE.

Je l'entends... il vient... Attendez encore pour vous présenter devant lui... il le faut, il le faut... (Lui désignant une porte.) Tenez, par là! par là!

PEBLO.

Où? (Il sort.)

SCÈNE VII.

DON PÈRE, ISABELLE, puis Gracioso.

D. PÈRE.

Rien que de l'eau, encore parce que cela ne s'achète pas. Oh! mon cœur est ulcéré plus que jamais... et puis... ce bruit, cet éclat tumultueux que tout-à-l'heure, dans Tolède, j'ai remarqué à l'hôtel de D. Gomez de Maurique, j'ai pressentiment de quelque chose d'horrible, d'outrageant encore... Mais mon pauvre Gracioso, que va-t-il devenir... (Apercevant Isabelle.) Hé bien! enfant, comment va-t-il à présent?

ISABELLE.

Mieux, mon père; il souffre moins... votre bonté est un baume précieux pour son cœur; il est beaucoup plus calme, et moi, père, je suis plus heureuse aussi... en votre absence le bonheur a jeté un rayon dans ce palais... tenez, regardez.

D. PÈRE.

Cet or... et qui l'a donné?...

ISABELLE.

Les marchands, qui, honteux du mal qu'ils vous ont fait, sont venus ici, le repentir au cœur, vous apporter secours de leur escarcelle et de leurs personnes.

D. PÈRE.

Il serait vrai!... merci, mon Dieu, cette moitié de mon peuple que tu me rends, m'a toujours été chère... tu le sais.

ISABELLE.

Et maintenant, père, qu'un doux espoir est entré dans ton cœur,

que tant de maux affligent depuis si long-temps... Permetts-tu... à ta fille... à ton Isabelle, de te parler un peu de son bonheur, à elle.

D. PÈDRE.

De ton bonheur, à toi, mon enfant, si bonne, si résignée dans l'infortune que je t'ai faite... parle... parle... là près de moi.

ISABELLE.

Je tremble.

D. PÈDRE.

Et pourquoi?...

ISABELLE.

C'est que j'ai un secret, un secret bien difficile à dire à un père.

D. PÈDRE.

Et si je le devinais, moi, Isabelle...

ISABELLE.

Vous m'éviteriez la peine de vous avouer que j'aime... mon père...

D. PÈDRE.

A ton âge, ce n'est point un crime, mon enfant.

ISABELLE.

N'est-ce pas, mon père, que ce n'est point un crime? Oh! vous me rassurez en me parlant ainsi, moi qui me reprochais déjà.

D. PÈDRE.

Arrête, cependant... tu pourrais être criminelle... je me suis trop hâté peut-être d'approuver ton amour... ta pauvreté d'abord t'interdit un prince royal étranger.

ISABELLE.

C'est ce que je me suis dit, mon père...

D. PÈDRE.

Et moi, moi D. Pèdre le justicier, je ne veux pas qu'Isabelle de Castille élève jusqu'à elle un rico-home... parce que le justicier ne veut pas avoir peut-être dans sa justice à punir l'époux de sa fille.

ISABELLE.

Et vous avez raison, mon père... Isabelle n'épousera jamais un de ceux qui ont dépouillé le roi de ses fiefs et héritage... Par la Vierge, il vaudrait mieux pour moi rester fille toute ma vie.

D. PÈDRE.

Bien, ma fille! bien... et moi D. Pèdre, moi, ton père, roi de Castille, grand justicier, je jure en mon palais de Tolède, à mon enfant chérie, qu'il faut un héritier à la maison des D. Pèdre, et que celui qu'Isabelle choisira pour être le père de cet héritier... celui-là, s'il n'est pas rico-home, pourvu qu'il soit pur de crimes, fût-il le dernier de mes sujets, il viendra avec ma fille s'asseoir au trône de mes pères, comme moi, roi de Castille.

ISABELLE (s'agenouillant).

Oh! merci, mon père, merci, que vous êtes bon!

D. PÈDRE.

Non, je suis heureux, en ce moment bien heureux.

ISABELLE.

Mais vous ne demandez pas son nom.

D. PÈDRE.

Et qu'ai-je besoin de le savoir? Il te plaît, tu l'aimes, que me faut-il de plus? Et puis tu me dirais peut-être un nom qui me serait inconnu... quand tu me le feras connaître... tu me diras son nom... Relève-toi, ma fille, embrasse-moi et va prendre du repos, va... (Elle se retire lentement en regardant son père avec attendrissement.)

ISABELLE.

Bonne nuit, mon père.

D. PÈDRE.

Celle-ci doit être meilleure que bien d'autres qui l'ont précédée... mais songeons à notre pauvre Gracioso. (A Gracioso qui entre en se traitant avec peine.) He bien! que fais-tu là, toi?

GRACIOSO.

J'ai entendu votre voix, maître, et je suis venu près de vous... vous

m'avez rendu si heureux il y a quelques heures que le mal s'éloigne... et déjà je suis presque bien... Ah! les ricos-homes et les marchands n'ont qu'à bien se tenir quand je serai guéri, je serai là pour vous venger en verve de méchanceté... et je les blesserai au vif.

D. PÈDRE.

Les ricos-homes, oui... mais pas les marchands... tiens, regarde... ce qu'ils ont apporté ici, pendant mon absence : des maravedis, mon caban royal.

GRACIOSO.

Comment, le fièvre ne nous aura rien coûté. Oh! les seigneurs D. Lopez et Osorio se pendront de désespoir quand ils sauront tout cela... et je leur dirai moi-même, et je le leur dirai avec la margue et le sarcasme à la bouche... je leur distillerai cela en forme de pilules empoisonnées, qu'ils avaleront, fussent-ils faire une grimace plus affreuse et plus laide que celle que la fièvre m'arrachait ce matin. (D. Pedre sourit.)

D. PÈDRE, qui a préparé pour son fou une tasse d'eau.

Oublie tes ricos-homes... ils ne valent pas le mal que tu te fais pour eux ; prends, et viens là te reposer près de moi...

GRACIOSO.

Près de vous, sire... à vos côtés... non, non, je sais trop ce que je vous dois.

D. PÈDRE.

Tu sais alors que tu me dois obéissance... je le veux... pour être plus à même de veiller sur toi...

GRACIOSO.

Mais...

D. PÈDRE.

Tais-toi et dors... (Moment de silence et arrivée de Pèblo.)

SCÈNE VII.

LE ROI ET GRACIOSO sont couchés sur la peau de tigre et sont sur le point de s'endormir ; on entend ouvrir une porte. PÈBLO.

D. PÈDRE, d'une voix tonnante, portant la main sur la garde de son épée.
Qui va là ?

PÈBLO.

Un ami...

D. PÈDRE se dressant sur son séant.

Un ami, c'est mensonge ou trahison ; car ce palais n'a plus de serviteur, et moi je n'ai plus d'amis... si vous venez en joyeux convive chercher fortune à la table du roi de Castille, vous ferez maigre chère, et je vous conseille d'aller vous asseoir à côté de mes ricos-homes, si vous aimez le vin de Xérez et le gibier des environs de Tolède.

PÈBLO.

Je ne suis pas venu pour boire du vin de Xérez, majesté, mais pour vous prouver que vous pouvez encore compter sur un ami.

D. PÈDRE.

Sur un ami!... Par notre Seigneur, vous avez raison... il m'en reste encore un, ce fidèle serviteur qui seul ne m'a pas abandonné, et qui a travaillé de son âme et de son corps pour faire vivre son maître... Cet esclave, acheté par mon père, et qui est maintenant le plus riche joyau, la mine la plus précieuse de mon héritage. Le vil bouffon qui va peut-être mourir, et sur le sommeil de qui je veille depuis un jour, moi, le roi. C'est une pauvre créature maltraitée de Dieu, si laide, qu'on rit de ses difformités au lieu d'en avoir pitié ; mais si noble et grande de cœur que je vengerais ses injures comme les miennes. (Pèblo essuie une larme.) (D. Pedre continuant.) Et qui donc êtes-vous, pour venir me troubler dans ma solitude? c'est un crime de lèse-majesté, entendez-vous ! car si je consens à m'humilier dans la pauvreté, je ne consens à m'humilier devant personne... personne ne doit voir ma détresse et s'en réjouir... qui donc es-tu, toi

PÈBLO.

Pèblo, qui, ce matin au marché, comme à cette heure, s'age-

nouille devant toi, roi de Castille... car tu es grand comme pas un des rois de la terre, car tu es d'une noblesse plus fière que la leur... Tu as celle de l'âme, toi!... ils n'ont que celle de la naissance!...

D. PÈDRE.

Relève-toi... je ne t'ai pas reconnu d'abord... qui t'amène?... voyons...

PEBLO.

Majesté... à l'heure qui sonne (on entend 11 heures), il est des hommes qui vont rire de vous dans la folie et dans l'ivresse.

D. PÈDRE.

Nomme-les ; et de par mon sang et mon droit, la vengeance ne se fera pas attendre.

PEBLO.

Ce sont tous les ricos-homes de Tolède, majesté.

D. PÈDRE.

Les ricos-homes ! ainsi donc frappé au cœur par deux coups à la fois ; jouet des marchands ce matin et des nobles ce soir ! mais puisque les premiers m'ont fait crédit sur mon caban royal, les autres me feront amende honorable sur l'épée de ma justice. Que ma couronne soit de pierre ou de diamants, je ne servirai pas plus longtemps de risée à mes sujets... Peblo, puisque tu es mon ami, écoute-moi... peux-tu m'introduire au milieu des ricos-homes ?

PEBLO.

C'est facile, majesté... Pour que l'insulte que l'on vous adresse soit plus forte, D. Gomez de Maurique, qui donne ce festin, a voulu que tous les vassaux, les domestiques, les pères de ricos-homes y fussent présents... je suis père de D. Maurique, j'y serai moi, et vous y conduirai.

D. PÈDRE, amèrement.

D. Gomez de Maurique, tu as oublié trois de tes valets : le bouffon Gracioso, Isabelle de Castille et D. Pèdre le justicier... ils vont se rendre à leur poste... à l'hôtel. Peblo, tu pourras me donner tout ce qu'il me faut pour me rendre méconnaissable ?

PEBLO.

Oui, sire.

D. PÈDRE.

Partons. (Il appelle.) Isabelle ! Debout, Gracioso ! tâche de te soutenir sur tes jambes fiévreuses, et, s'il le faut, meurs comme tu as vécu, pour ton maître!... La nuit est sombre ; Peblo l'enveloppera dans son manteau, et les huées des passants ne te feront point pâtir. (A Peblo, pendant que Gracioso se soulève avec peine et qu'Isabelle arrive.) Tu vois bien cet homme, dont ils se sont tant moqué, auquel ils ont attaché, comme une chaîne d'airain, cet infernal surnom de Gracioso, hé bien ! avant qu'un jour se soit écoulé, tous ces vaillants seigneurs auront pâli et tremblé devant lui, et je te répons qu'il n'a jamais fait une aussi laide grimace que celle qu'il leur apprendra demain.

ISABELLE, montrant Peblo à son père.

C'est lui, mon père !

PEBLO.

La fille du roi !

D. PÈDRE.

Ah ! ah !... Les ricos-homes nous attendent au palais de D. Maurique, allons les servir, héritière du trône de Castille... Puis nous compterons avec eux, car il faudra qu'après le festin ils paient à leur tour les gages des valets.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une grande salle gothique chez D. Gomez ; trois portes très larges au fond, une de chaque côté à l'avant-scène ; une table cintrée sur le deuxième plan. Elle est magnifiquement servie. Les valets vont et viennent pendant qu'on dresse le couvert.

SCÈNE I^{re}.

ORIANO, FRANÇOIS, VALETS.

ORIANO.
Eh bien ! tu as entendu, Francesco ?

FRANÇOIS.
François...

ORIANO.
Eh bien ! oui, François, dans ta langue, mais en espagnol... Francesco.

FRANÇOIS, impatienté.
Oui, j'ai entendu monseigneur, n'est-ce pas ?

ORIANO.
Quelle sainte colère l'agitait tout-à-l'heure, lorsque Peblo le monagnard lui a raconté que les marchands s'étaient introduits, cette nuit même, dans le palais du roi pour lui porter des secours !

FRANÇOIS.
J'étais tout stupéfait en le voyant si furieux, et je suis tout hébété maintenant que je sais que sa colère venait de ce qu'on a secouru le roi... Ah ça, dites-moi donc, vous autres, ce pays est fait tout autrement que le mien... Chez moi, en France, c'est le roi qui secourt ses sujets ; ici, il paraît que c'est le contraire : ce sont les sujets qui daignent secourir le roi... et puis chez moi, toujours en France, un Espagnol, un Italien, un Turc, viennent-ils servir quelqu'un de nos seigneurs, de nos archevêques, on lui laisse son nom ; et on ne fait pas comme ici, on ne l'estropie pas, on ne le dénature pas, et, au lieu de François, on ne l'appelle pas Francesco. Il paraît que l'un des deux royaumes est à l'envers ; je ne crois pas que ce soit la France.

ORIANO.
Mon pauvre François, ne te fâche pas ; à l'avenir nous ne te ferons plus l'honneur de t'espagnoliser...

FRANÇOIS.
Je ne veux pas être Espagnol, moi ; je ne veux pas l'être.

ORIANO.
Allons, suffit. Ne te fâche pas, ces Français ont des têtes !...

FRANÇOIS.
Des têtes ! Qu'est-ce que tu dis, toi ?

ORIANO.
Rien... et ne te dirai plus rien de ma vie.

FRANÇOIS.
C'est ça qui serait drôle que tu ne me parlerais plus. C'est ce que nous verrons ; c'est ce que nous allons voir à l'instant même. Me parleras-tu (tirant son couteau), oui ou non ?...

ORIANO.
Non, non... (Il tire aussi son couteau.), tu as le sang bouillant, Francesco (Il appuie sur le mot.), mais moi, j'ai l'œil vif et la main sûre.... (Les autres domestiques les séparent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Monseigneur !

FRANÇOIS.
Je ne te tiens pas quitte, Oriano...

ORIANO.

Ni moi, Francesco.

SCÈNE III.

LES FRÈRES, D. GOMEZ, PEBLO, puis LES RICOS-HOMES, LES AMBASSADEURS,
D. PÈDRE, ISABELLE, déguisés, LES MARCHANDS, FERQUILLA.

D. GOMEZ.

D'après ce que tu m'as dit, j'ai envoyé chercher de force ou de gré, les marchands qui ont secouru le roi déguenillé, ce D. Pèdre de Castille.

PEBLO

Que vous pourriez acheter, monseigneur, et à peu de frais, car il est maintenant de peu de valeur....

D. GOMEZ.

Oui, mais avant de l'acheter, lui, ce spectre royal que la faim dessèche d'heure en heure... je veux que l'ironie et l'outrage aillent le chercher sur son trône, afin qu'il rende à la noblesse les prérogatives qu'il nous doit et qu'il nous a arrachées... Avant de l'acheter, je veux acheter son caban qu'il a vendu pour dîner, ce caban précieux qui nous rassemble ici, ce caban qui peut-être sera cause de tant de joie et de peines... Peblo, merci de tes avis, les marchands vont recevoir le prix de leurs bienfaits, et la vieille va regorger le caban qu'elle s'était promis peut-être de laisser en héritage à ses enfants; mais l'or l'éblouira, et elle cédera la royale guenille. (On entend des éclats de rire.)

UN VALET.

Messeigneurs les ricos-homes...

UN AUTRE VALET.

Les ambassadeurs des cours étrangères.

D. GOMEZ.

Soyez les bien venus, messeigneurs, et vous aussi, messieurs.

OSORIO.

Salut à toi, grand prieur de Tolède, à toi, qui sais allier les fonctions religieuses avec le vin et les plaisirs.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES.

Tout est prêt, monseigneur. (Sur un signe de D. Maurique, tous les ricos-homes prennent place autour de la table qui est en fer à cheval.)

D. GOMEZ.

Eh bien! Peblo, le vieillard et la jeune fille, fermiers des derniers domaines de la couronne que j'ai achetés, où sont-ils? (Entrée de D. Pèdre et de sa fille. Ils sont déguisés.)

PEBLO.

Les voici, monseigneur.

D. GOMEZ, au roi.

Approche. Tu n'as donc pas été payé de tes gages, avec l'argent qui est résulté de la vente du domaine que j'ai acheté au mendiant D. Pèdre? (A D. Pèdre qui a fait un mouvement au mot mendiant.) Répondras-tu, manant? Nous ne sommes pas habitués à attendre une réponse, lorsque nous daignons questionner.

D. PÈDRE, déguisant sa voix.

Pardon, messeigneurs les ricos-homes; c'est que votre présence me... m'intimide... Je ne suis pas habitué à parler devant des nobles, et je...

PONCE.

Ce vieillard... va-t-il nous faire des discours? Qu'il réponde, où j'ai été payé ou je ne l'ai pas été. (Apercevant la figure grotesque du roi.) Oh! oh! Mais regardez donc, messeigneurs, le singulier personnage! Satan le père eut-il jamais une figure plus grotesque que celle-là! Voyez donc! Gracioso, le bouffon du roi, n'est pas aussi laid, sur mon honneur.

TOUS, riant.

C'est vrai, c'est vrai. (Mouvement terrible de Peblo qui est toujours derrière D. Gomez de Maurique.)

D. PÈDRE.

Vous me trouvez drôle? Que voulez-vous? Je n'ai pas comme vous pommade et parfumerie pour soigner, embellir ma chevelure et mon visage... mais tout vieux que je suis, vous verrez, mes gentilshommes, que je sais manier une lourde épée aussi bien que le soc de ma charrue. Vienne l'occasion, elle peut venir, messeigneurs, et vous verrez...

PONCE.

Je crois, Dieu me damne, que ce manant nous insulte; il va nous faire de la morale et des sermons tout-à-l'heure! Arrière, et qu'il réponde. (Il se lève en colère et regarde le roi, et lui pouffant au nez.) Oh! mais regardez-le donc, il est à mourir de rire. Valets, éloignez-le donc un peu... bien, comme cela, je ne le verrai plus que de profit et je pourrai au moins boire et manger, il n'y a pas moyen de se fâcher; il est d'un plaisant...

D. PÈDRE.

Je vous amuse bien, n'est-ce pas? Je souhaite pour toi, Ponce de Léon, que cela dure long-temps.

PONCE.

Ponce de Léon, il est familier. Sur mon blason, le manant est adorable! (Il lui jette une bourse.) Tiens, tu me réjouis, bouffon... Je te paie... Voilà pour acheter pommade et odeurs... tu te parfumeras, tu en as besoin, qu'en dites-vous, ricos-homes? (Mouvement plus marqué de Peblo.)

D. PÈDRE, ramassant la bourse.

Ceci n'est qu'un faible à-compte sur ce que tu me dois, Ponce de Léon! à force de bouffonneries, j'obtiendrai le reste, je l'espère.

D. GOMEZ.

Allons, trêve à toutes ces sottises et réponds!... Mais de ta place: ces nobles seigneurs ne t'ont-ils pas dit que ta figure les empêchait de faire honneur à mon festin? (Contrainte affreuse de D. Pèdre; il sourit amèrement; mouvement plus terrible de Peblo.)

D. PÈDRE.

Vous n'êtes pas généreux de m'accabler ainsi. Le Christ, votre divin maître, était pauvre et misérable comme moi... Vous êtes ses serviteurs, vous tous, messeigneurs. Mais il est vrai que quelquefois les valets sont plus riches que les maîtres... (Mouvement de D. Gomez.) C'est ce qui arrive en ce royaume de Castille: les ricos-homes ont à eux or et costelines, et Don Pèdre, le roi, serait heureux de ramasser, pour se nourrir, les miettes de votre table.

D. GOMEZ.

Décidément, je t'ordonne de te taire... Tu n'as pas reçu les gages, n'est-ce pas?

D. PÈDRE.

C'est vrai... le roi ne m'a pas payé, et je suis las de lui faire crédit, et je veux résolument qu'il me paie; je vais le harceler pour cela.

OSORIO.

Bien dit, cela me réconcilie avec toi... Estafier, donne-lui cela pour récompense. (Il lui envoie du pain et les restes de son assiette. D. Pèdre se rassied, reste silencieux. On entend un grand bruit: ce sont les marchands et la vieille Bernquilla qui arrivent conduits par les archers.)

D. GOMEZ.

Messeigneurs, voici la vieille qui a échangé le caban royal... (A Bernquilla.) Allons, avance, vieille!..

OSORIO.

Eh! eh! elle ressemble assez à une sorcière... Le festin de D. Gomez, prieur, est délicieux; il y a de tout ici, des mendiants, des seigneurs et une sorcière!.. Nous sommes en bonne et sainte compagnie, monseigneur D. Gomez.

BERQUILLA.

Que me veut-on! voyons, qu'on se dépêche... Est-ce pour assister à toutes vos orgies que vous m'avez arrachée au repos?.. Allons, que me voulez-vous?

OSORIO.

La ! là ! la vieille... un peu de patience !..

D. GOMEZ.

Vieille... tu as ce caban royal que tu as échangé contre un lièvre ?..
Veux-tu t'en défaire ?

BERQUILLA.

C'est pour cela que vous m'avez enlevée de ma maison ?..

OSORIO, riant aux éclats.

On l'a enlevée, messeigneurs !..

BERQUILLA, contrefaisant Osorio.

Oui, beau sire, on m'a enlevée !.. sans cela je n'aurais pas le plaisir de te voir !.. Allons... dépêchons et finissons... je ne suis pas venue ici pour regarder le blanc de vos yeux... (à D. Gomez) Vous me demandez le caban royal ?..

D. GOMEZ.

Oui, et je t'en offre le prix que tu voudras... je t'assure une vie heureuse !.. Veux-tu de l'or, beaucoup d'or, parle, réponds !..

BERQUILLA.

Mais je ne puis vous vendre ce qui ne m'appartient pas : je n'ai reçu ce caban qu'en gage... et je ne puis en disposer... cela ne serait pas bien de manquer à la foi jurée... n'est-ce pas, monseigneur D. Maurique ? la religion le défend, et d'ailleurs ce n'est pas mon bien... !..

D. GOMEZ.

Mais on te relèvera de ton serment : donne-moi ce caban et je te donne de l'or... Tu diras à D. Pèdre, lorsqu'il te le réclamera, qu'il est en mon pouvoir... !..

BERQUILLA.

Je le veux bien, monseigneur ; mais il faut aller le chercher au palais du roi ; car cette nuit je l'y ai déposé avec l'offrande des marchands. (Les marchands éclatent de joie en entendant la parole de la vieille.)

D. GOMEZ.

Arrière, vieille folle ! (S'adressant aux marchands.) Et vous, misérables, qui avez enfreint nos ordres, sachez, drôles, puisque vous avez porté secours au roi de Castille, sachez que vous ne vendrez plus sur le marché de Tolède, et que nous ferons venir des marchands d'Aragon et de Madrid, et vos marchandises pourriront entre vos mains, entendez-vous, manants ?

ANTONIO.

Eh bien, Monseigneur, si vous faites venir des marchands d'Aragon et de Madrid, nous irons, nous, vendre à Madrid et en Aragon... !..

RANCO.

Après, toutefois, avoir bien approvisionné le palais du roi que vous nous blâmez d'avoir secouru.

D. GOMEZ.

Taisez-vous !.. Nous avons mille moyens de nous venger et de vous punir ; prenez garde à notre vengeance !

D. PÈDRE.

Celle de D. Maurique est à craindre surtout ! Garez-vous de sa colère, et faites comme moi, réclamez à D. Pèdre ce qu'il vous doit. Après tout, D. Pèdre est coupable !.. De quoi s'avise-t-il, de manger ce qui ne lui appartient pas ! il est déguenillé et mendiant comme moi... D. Pèdre, qui est descendu aussi bas, est méprisable, et je le méprise, moi !..

LES RICOS-HOMES.

Bien ! bien !

OSORIO, ivre déjà.

Oui, D. Pèdre est un roi déchu ; il souille par le contact de sa misère !..

LES AMBASSADEURS, se levant.

Messieurs !.. messieurs !..

LES RICOS-HOMES, ivres.

Eh ! oui !.. oui... renversons-le !..

PONCE.

Il n'est plus digne de nous gouverner !... D. Pèdre le mendiant, messeigneurs !... il faut le nommer roi des gueux de toutes les Espagnes...

LES MARCHANDS.

Oh ! oh !

PELLO.

Infâmie ! (D. Pèdre fait un mouvement.)

ISABELLE, à son père, qu'elle retient.

Contenez-vous, mon père...

D. PÈDRE, froidement.

Je suis tranquille, regarde !...

OSORIO.

Bonne idée, sur mon honneur, Ponce de Léon !...

TOUS LES RICOS-HOMES, se levant en chancelant.

Oui, oui, il faut le nommer le roi des gueux de toutes les Espagnes...

D. PÈDRE, s'efforçant de sourire.

Oui, le roi des gueux, des guenilles d'Aragon, de Grenade, de Léon, de Castille, tous ces beaux royaumes. C'est un cadeau brillant que vous lui faites-là !...

OSORIO.

Tu dis bien ! Gueux comme lui, tu vas le remplacer, puisque son sort te fait envie !... (riant.) Couronnement de D. Pèdre en effigie, ricos-homes ! Je te salue à sa place, roi des mendiants de Castille, d'Arragon, de Grenade et de Léon ! Ah ! ah ! ah ! tiens voilà ta couronne. (Il lui met sa serviette roulée sur la tête.) Tiens, voilà ton sceptre et ton manteau. (Il lui met un bâton à la main, et lui jette une guenille sur les épaules. Don Pèdre se contient avec peine et paraît agité d'un mouvement convulsif.)

D. PÈDRE.

Ah ! ah ! messeigneurs, c'est encore plus amusant que tout-à-l'heure, n'est-ce pas ? voilà l'homme, le roi couronné d'épines !...

D. GOMEZ.

Ah ! non, non, blasphème !... Cet homme a quelque chose de Satan se révoltant contre Dieu ?

OSORIO.

Sur mon blason, je l'aime comme cela ; il est beau, d'honneur !... Voyez-vous ricos-homes !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRACIOSO.

GRACIOSO s'élançant sur un siège vacant depuis le commencement du festin.

Il s'est glissé au travers des valets qui ne l'ont point aperçu.

Pas autant que moi !...

LES RICOS-HOMES, se levant à sa vue avec horreur.

Gracioso !...

D. GOMEZ.

Nous sommes trahis, le bouffon du roi !...

GRACIOSO.

Allons, allons, messeigneurs, remettez-vous ! Vous êtes trahis, dites-vous ?... Oh ! vous me prenez pour un autre, pour un espion du palais ; vous me faites injure !... Moi espion ! jamais !... Au palais de D. Pèdre, on meurt de faim, de soif !... Cette nuit, il n'y avait pas une goutte d'eau... La vertu, la fidélité la plus austère ne tiendrait pas à cela. Pas d'eau dans le palais du roi !... ça fait pitié, sur mon blason ;... j'oubliais que Gracioso n'en a pas... Pardon, ricos-homes, de la méprise !... Enfin, je m'ennuyais dans le palais de D. Pèdre, le plus gueux de tous les hommes de la Castille !... C'est fatigant de se sa-

crier ainsi toujours et en tous temps, et de ne pas avoir au moins de quoi contenter sa faim, sa soif!... La fidélité, c'est bon, mais ça ne donne pas à boire et à manger!... et je viens ici, messeigneurs, me mettre aux enchères. Voyons : qui me veut, qui désire à quel service Gracioso et ses gentillesses ? Le roi D. Pedre est gueux et je l'abandonne, moi, c'est trop juste, n'est-ce pas messeigneurs.

OSORIO.
Parbleu, si c'est juste... Je l'achète, moi.

GRACIOSO.
Et avec quoi me paieras-tu, toi ? Tu serais encore plus gueux que le roi de Castille, si tes nobles amis ne te donnaient de quoi suffire à tes folles dépenses et à tes sales débauches!...

OSORIO, complètement ivre.
Oh ! tu m'as insulté ce matin, fou royal, et tu veux encore m'obliger ce soir ? Prends garde, mon épée est ici à mon côté.

GRACIOSO, à Osorio qui ne peut dégalner.
A ton côté, c'est comme si elle n'y était pas, ta main ne peut la dégalner... Comme ce matin, je dégalne plus facilement ma dague. Tiens, regarde, fou d'ivrognerie. (Il fait hollar la lame de sa dague.)

D. GOMEZ.
Allons, Osorio, de la sagesse, de la modération!... C'est un précepte de l'Évangile. (Ici quelques ricos-homes entourent Osorio et le calment.) Et toi, Gracioso, voyons quel est le prix que tu t'estimes ?

GRACIOSO.
Mon prix, mon prix... Ah ! c'est que je suis un vrai morocou de roi (Tous les ricos-homes rient). Un verre de Xerez, d'abord, pour achever de me guérir!... Un verre à ce brave homme, je veux trinquer avec lui... il a une bonne figure... presque aussi laid que moi... c'est débileux... Je lui dois bien un verre de Xerez pour le service qu'il me rend ; sans lui je serais la plus hideuse créature de la Castille. (Les ricos-homes rient.) (A un valet.) Allons, obéis. (Il trinque avec D. Pedre.) Ce vin n'est pas mauvais, qu'en dis-tu, maître?... Il réchauffe l'estomac du pauvre Gracioso malade et le tien aussi... il me paraît dans un état aussi délabré que celui du bouffon royal (Il boit). Diable ! comme il m'anime, ce vin!... Mon prix, messeigneurs, vous me demandez mon prix!... Le diable m'emporte si je le sais ; non, vraiment, j'ignore ce que je vau. Allez demander au roi votre maître et le mien ; allez lui demander ce qu'il m'apprécie, ricos-homes!...

D. GOMEZ.
Ah ça ! est-ce pour nous insulter que tu es venu ici, Gracioso ? (S'adressant à tous les marchands, à la vieille.) Vous autres, sommes-nous ici pour jouer une comédie ?

PEBLO, derrière D. Gomez.
Elle est jouée, monseigneur, la comédie. Maintenant, écoutez tous ! (Il plante sa dague au milieu de la table.) Moi, Peblo le montagnard, Peblo, fils de Marco, mort pour don Pedre de Castille, sur cette dague, je jure que tous les ricos-homes, ici présents, sont lâches, infâmes et félons... qu'ils ont menti, blasphémé!... Car le roi D. Pedre est juste et grand comme pas un ; car, dans son âme, il a renfermé tout ressentiment, il a séché toute haine, pour ne pas commettre une injustice. Il attendait le jour où votre folie mettrait en ses mains la vengeance. Eh bien ! avant qu'il ne vous demande compte de toutes les infamies dont vous l'avez couvert, moi, moi Peblo le montagnard, le chevrier, comme vous m'appellez tous, je défie le plus brave d'entre vous. (Il saisit au collet Osorio, et le soulève de son siège).. Toi, toi, par exemple, D. Osorio, toi, le plus insolent de tous ! Allons, me répondras-tu ? (Voyant Osorio tellement ivre qu'il ne peut lui répondre, il le rejette avec force sur son siège.) Mais on ne peut se battre avec cet homme... il est ivre-mort, et c'est là ce que vous avez fait noble, ô mon Dieu !

D. GOMEZ.
Et qui donc a donné à boire à cet homme ? Il est ivre, sur mon honneur ; défier des ricos-homes!... un chevrier ! Oh ! c'est de la folie

ou de fivresse... Tous ces nobles ne peuvent relever le défi que d'un noble comme eux!...

PEBLO.

Et bien! je suis noble aussi, moi! Je suis maintenant Peblo le montagnard, mais mon père, vous le savez tous, mon père s'appelait Marco; et mon père, comme moi, avait substitué ce nom au vrai nom de nos ancêtres; car, pour vivre en Castille et dans toutes les Espagnes, il a fallu à notre famille, cacher son nom, comme un voleur cache le joyau qu'il a volé!... Ma noblesse est plus grande que la vôtre, lâches Castillans, je suis le dernier rejeton des Roabdils, rois de Grenade, de Castille et d'Aragon. Oh! regardez-moi bien, vous ne me ferez pas peur, lâches!... lâches!... Cinquante contre un!... Ce sont les cinquante qui pâlissent.

LES RICOS-HOMES, portent le main à leurs épées).

A mort, l'insolent, à mort!

PEBLO.

Pour me donner la mort, il faudrait ne pas chanceler sur vos jambes, et que votre main pût saisir la dague ou le poignard!... Allons, lâches et impuissantes à venger un affront!... Belle noblesse! sur mon honneur.

D. GOMEZ, aux valets.

Qu'on entraîne cet homme, il est en démence. Peblo, tu n'as plus ta raison, retire-toi.

D. PÈRE.

C'est toi, D. Gomez qui n'as plus la tiennne!... elle t'a abandonné au commencement du festin (prenant le main de Peblo). Ils nient ta noblesse et moi j'y crois. A ta royauté morte, éteinte, j'associe ma royauté mendicante mais forte encore. (il arrache ce qui le rendait méconnaissable); Me reconnaissez-vous? moi, mes ricos-homes!... je suis D. Père de Castille! (il plante son épée à côté de la dague de Peblo.) Et voilà l'épée du justicier!... vous la reconnaissez aussi, n'est-ce pas?...

LES RICOS-HOMES.

D. Père!!!

D. GOMEZ.

Nous sommes perdus!.

D. PÈRE.

Allons, levez la tête et regardez-moi en face!... regardez, mon visage est encore couvert des injures, des crachats que vous lui avez jetés!... il faudra le laver, mes seigneurs... je le lave moi avec du sang... Maintenant, D. Gomez de Maurique, tu me paieras mes gages!... j'ai bien fait mon service... qu'en dis-tu?

LE RIDEAU TOMBE.

ACTE IV.

Au palais de D. Père; la salle de justice à droite du spectateur; un trône; derrière ce trône une large tapisserie bleue; fauteuils.

SCÈNE I^{re}

GRACIOSO, ISABELLE.

GRACIOSO, conduisant Isabelle.

Entrez, entrez, damoiselle... c'est par ici que le roi m'a ordonné de vous amener...

ISABELLE.

Par la salle de justice?

GRACIOSO.

Où, (designant une porte) c'est là qu'il vous attend!

ISABELLE, regardant autour d'elle.

Chaque fois que je traverse cette salle, Gracioso, mille souvenirs s'éveillent dans ma mémoire... Encore enfant, j'assistais déjà, dans

les bras de ma mère, que j'ai connue à peine, aux jugements du justicier... Que d'événements se sont passés ici, Gracioso !

GRACIOSO.

Certainement, et j'y ai vu plus d'un seigneur, et des plus huppés, qui auraient volontiers changé leur blason contre ma marotte de fou ! il ne fait pas toujours bon avoir des comptes à régler par ici. (On entend un roulement de tambour dans le lointain.)

ISABELLE.

Qu'est-ce donc, Gracioso ?

GRACIOSO, se frottant les mains.

Ah ! ah ! une proclamation royale dont le roi va sans doute vous entretenir !

ISABELLE.

M'entretenir...

GRACIOSO.

Oui, oui, allez, curieuse ; allez-là et vous saurez tout.

ISABELLE.

Tu crois !...

GRACIOSO.

Mais c'est que ça vous regarde un peu ce secret.

ISABELLE.

Un secret.... Oh ! j'y vais, j'y vais. (Isabelle sort par une porte latérale.)

SCÈNE II.

GRACIOSO, seul. Il regarde un instant au dehors par une fenêtre.

Voilà le crieur public qui se poste à un autre coin de la place... Que de monde ! des marchands, des soldats, des moines, des montagnards et des ricos-homes qui font de grands gestes en regardant le palais !.. Il paraît que ça produit de l'effet... Oui, oui, c'est cela... gesticulez, pérez, nous verrons comment tout cela tournera...

SCÈNE III.

LE ROI, GRACIOSO.

LE ROI, entrant.

Ils viendront, j'en suis sûr.

GRACIOSO.

Parbleu, s'ils viendront... le morceau est assez friand pour les allécher... Sans le moyen que j'ai trouvé, n'en déplaît à Votre Majesté, je ne sais pas trop s'ils seraient venus après votre sortie d'hier ; comme ils étaient pâles, quelle belle peur vous leur avez faite !

LE ROI.

Gracioso, ils seraient venus quand même, ils sont tellement présomptueux et aveugles... ma misère est pour eux l'agonie de ma puissance... Ils viendront, Gracioso.

GRACIOSO.

Je le crois ! je le crois maintenant. (Dix heures sonnent.) Seigneur, il est l'heure.... tout est prêt.... vos ricos homes peuvent venir.

D. PÈDRE.

C'est bien...

GRACIOSO.

Par mon ancienne marotte de fou dont les grelots sont rouillés, je crois que nous allons faire de la belle besogne aujourd'hui !.. eh ! eh !... Sire, je sais une vieille histoire que m'a contée mon grand-père, lequel la tenait de son trisaïeul, lequel l'avait apprise de Mathusalem, peut-être. * L'ennemi mortel d'un puissant seigneur eut l'envie d'aller lui faire visite, tout comme un lièvre étourdi qui irait narguer chez lui un redoutable levrier.... que penses-tu de notre homme, dit le seigneur à son Gracioso ? Je pense que c'est un fou !... et s'il s'en retourne sans rencontre, alors, monseigneur, c'est à vous que je passerai très humblement ma marotte ! c'est de l'histoire ancienne, sire ! *

D. PÈDRE.

Et c'est ici la salle de justice, Gracioso !... Quoi qu'il en soit, l'apo-

logue est d'une application facile... (A part et regardant autour de lui.)
Tel qu'aux jours de mon opulence ! Oh ! rien n'est changé !.. sanctuaire du justicier, où la misère n'a pas porté sa main flétrissante et dévastatrice ! je suis fier de l'avoir gardé ainsi ! plutôt que de le dépouiller, j'aurais approché la torche de ses vieilles tentures où s'agitait jadis l'ombre de mes vénérables aïeux. (On frappe trois coups à la porte, Gracioso l'ouvre, les ricos-homes paraissent groupés dans la galerie.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D. GÓMEZ, D. PONCE DE LÉON, D. OSORIO, RICOS-HOMES.

GRACIOSO.

Vous pouvez entrer, messeigneurs, le roi le veut bien : (Il va se placer à côté du roi, D. Gomez entre le premier, les autres le suivent, chacun d'eux s'incline en passant devant le roi qui reste assis ; Gracioso à part et comptant sur ses doigts.) Un, deux, trois, quatre !.. (Ici il compte tout bas.) Onze et douze ! (Bas au roi.) Le compte y est, sire !.. pas un n'y manque !.. (A part.) comme ils me regardent gentiment !.. Soyez tranquilles ! je ne resterai pas seul avec vous ! quand vous voudrez causer avec moi un instant, j'aurai soin d'être bien accompagné !.. (Le roi après avoir vu entrer le dernier des ricos-homes se lève lentement, les regarde et ferme à la clef la porte du fond. Les ricos-homes s'interrogent d'un regard inquiet et semblent stupéfaits ; D. Pèdre passe devant eux, s'avance lentement et avec dignité et va s'asseoir sur son trône.)

OSORIO (bas à Ponce de Léon).

Que signifie !.. par le diable ! avec quel soin il a fermé la porte !

PONCE.

Un caprice royal !.. ou bien peut-être a-t-il quelque énorme sermon à débiter, et il craint que l'ennui ne nous fasse prendre la fuite !..

D. PÈDRE.

Messeigneurs ! je vous ai mandés en mon palais, pour assister au lit de justice !.. Je n'ai pas voulu qu'un seul d'entre vous manquât à la place où l'appelait son titre et ses dignités !..

D. GÓMEZ.

Sire, nous attendons...

D. PÈDRE.

Patience, D. Gomez de Maurique, ceci est une séance extraordinaire, nous avons, non pas à débattre de grandes choses, car elles sont résolues dans ma royale volonté, mais à sanctionner des actes qui peut-être imprimeront à cette journée un caractère mémorable. Or, je veux à ce qui va se passer des témoins qui puissent en porter la nouvelle par delà des frontières de la Castille !.. (Il fait un signe à Gracioso qui ouvre une porte en face du trône.)

GRACIOSO.

Entrez, messieurs les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Murcie, de Léon et de Grenade ! (Entrent les ambassadeurs, le roi se lève, les salue et se rassied.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LES AMBASSADEURS DE FRANCE, D'ANGLETERRE, DE MURCIE, DE LÉON ET DE GRENADE.

D. PÈDRE.

Messieurs, prenez place, et vous aussi ricos-homes !.. (Tous s'assoyent. — Aux ambassadeurs.) Ambassadeurs des rois mes frères, je vous ai appelés à une réunion plus grave que le festin auquel vous étiez conviés hier !.. après les plaisirs sont venues les affaires, les questions d'état ! je vous prends pour témoins de ma conduite... Si le justicier manque aux saintes lois de l'honneur et de l'équité, vous pourriez me jeter le gant au nom de vos souverains, et j'accepterai la guerre !.. Ricos-homes !.. hier la princesse Isabelle a atteint l'âge où les ordonnances de Castille veulent qu'un époux lui soit donné... (Mouvement

de surprise.) Ah ! vous étiez trop occupés ailleurs pour y prendre garde ! aujourd'hui ma fille recevra un époux de ma main... D. Gomez vous connaissez nos lois, que disent-elles à cet égard ?

D. GOMEZ.

Sire, nos coutumes commandent que l'héritière du trône s'allie à un enfant de la Castille !...

D. PÈRE.

Oui !...

D. GOMEZ.

Aucun étranger ne peut prétendre à cette union !

D. PÈRE.

Cela est vrai ! Ensuite... (D. Gomez, après avoir bésité.)

D. GOMEZ.

Les ricos-homes, pairs de Tolède, ont le droit de se mettre sur les rangs... Quelques-uns d'entre nous sont exclus, ou par leurs liens ecclésiastiques ou par les liens du mariage, les autres peuvent s'avancer, et ils s'appuient sur une antique noblesse, sur des richesses opulentes, sur une illustration de famille qui leur permettent de poser le pied sur les degrés du trône !...

D. PÈRE.

Et moi, j'ai le droit de choisir et de rejeter !... Allons, messeigneurs, qui parlera ?

PONCE.

Moi, Ponce de Léon !...

UN RICO-HOME.

Moi, Fernand d'Aranda !

UN AUTRE.

Moi, de Castelnuevo !

UN AUTRE.

Moi, Joseph d'Orneguy !

D. PÈRE.

C'est bien, messieurs ! En vérité, cet empressement est flatteur !... Quoi !... des ricos-homes, dont la fortune est immense, se disputant la main de la jeune fille qu'hier encore vous avez pu voir traversant Tolède sous les vêtements de la pauvreté ; ceci nous prouve que la royauté n'est pas tombée si bas !... Mais qui sait, messieurs ? .. vous avez été peu assidus au palais depuis quelque temps... Isabelle de Castille a été peu accoutumée à vous voir, car vos visites ont été bien rares !... Messieurs, ma fille sait à peine votre nom, peut-être !... Quoi qu'il en soit, la question est grave, pour elle surtout !... Je me suis promis de lui laisser une entière liberté... elle va venir, elle parlera !... Si elle a fait un choix, il sera respecté, car je l'ai juré, pourvu que le Castillan qui serait porté par ce mariage sur le chemin du trône, soit noble de cœur, pourvu qu'à ma dernière heure, je puisse remettre avec confiance entre ses mains cette épée, transmise par mes pères, et le sceptre qui signifie justice et puissance !... (Il fait un signe à Gracioso qui va ouvrir une porte. — Isabelle entre.)

GRACIOSO.

Isabelle, héritière du trône de Castille, debout, messeigneurs ! (Isabelle va s'asseoir à côté de son père sur un siège moins élevé que le trône.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ISABELLE.

D. PÈRE.

Ma fille, devant moi, le roi, en présence des ambassadeurs et des ricos-homes, pairs de Tolède, la main sur les saints Évangiles, vous allez jurer de me répondre sans détours et de dire la vérité !

ISABELLE (se levant et posant la main sur l'Évangile).

Je le jure, sire !...

D. PÈRE.

Isabelle de Castille, aujourd'hui, ainsi l'ordonne la loi, un époux vous sera désigné ; quatre ricos-homes prétendent à votre main... Ce sont les nobles seigneurs Ponce de Léon, d'Aranda, Castelnuevo

et d'Orneguy... En est-il un que vous acceptiez de votre plein gré?
ISABELLE, après avoir hésité.

Non, sire!...

GRACIOSO, à part.

J'en étais bien sûr, ma foi!...

D. PÈDRE.

Isabelle, les filles des rois ont à remplir des devoirs qui souvent leur commandent d'imposer silence aux affections les plus vives!... Mais le justicier a fait serment de ne pas vous contraindre, si votre cœur s'était donné à un Castillan digne de monter au trône!... Ce que je pourrais vous demander dans un entretien paternel, je vous le demande comme souverain!... Isabelle, y a-t-il un homme que vous aimiez?

ISABELLE, troublée.

Sire!...

D. PÈDRE.

Répondez...

ISABELLE.

Eh bien!... oui, sire!...

D. PÈDRE.

Son nom?... (Isabelle hésite). SON NOM!

ISABELLE, timidement.

Pebis... Peblo, le montagnard.

D. PÈDRE.

Eh bien! Messieurs, lorsque j'interrogeais ma fille à la face de tous, je savais bien que je n'aurais pas à rougir de sa réponse!... Par le ciel! ce nom n'a pas excité ma colère, pourquoi l'avez-vous entendu avec surprise?...

PONCE, vivement.

Sire, c'est une raillerie!...

D. PÈDRE, avec force.

Regardez autour de vous, comte de Léon; ceci est la salle de justice où tout ce qui se dit est grave, tout ce qui se décide est un arrêté!... Je vous déclare à tous que, dès à présent, Peblo le montagnard est appelé au trône par le choix de ma fille et par ma volonté!... Je lui confie le bonheur d'Isabelle et les destinées futures de la Castille!... (Aux ambassadeurs.) Messieurs, Peblo s'est fait le champion d'un roi abandonné de tous!... Le dévouement au malheur est rare, vous le savez; donc, aux vertus peu communes, de hautes récompenses!... Beaucoup de princes ne se souviennent que de leurs ennemis; le justicier n'oublie pas ceux qui l'aiment!...

PONCE.

Sire! ce serait une mésalliance à faire rougir votre noblesse.

D. PÈDRE,

avec violence, et frappant sur la table qui est devant lui.

Malheureux!... Je croyais que les fumées de votre orgie s'étaient enfin dissipées!... Vous ne l'avez donc pas entendu hier?... Il est plus noble que vous tous!... Fût-il issu du dernier paysan de mon royaume, je lui sais le cœur assez haut placé pour l'élever jusqu'à ma fille; le premier de nos aïeux qui fut ennobli, dut peut-être cette faveur au hasard.

PONCE.

Nous serons libres du moins de ne pas sanctionner de notre présence...

D. PÈDRE.

Vous êtes pairs de Tolède, et votre place est auprès de la royale fiancée!... et vous y serez!... Et vous, don Gomez, vous occupez votre siège dans la cathédrale de Tolède.

D. GOMEZ.

Sire!...

D. PÈDRE.

Vous obéirez, car je le veux!...

D. GOMEZ.

Sire, vous n'aurez pas besoin de m'y contraindre (fièrement), car le montagnard n'y sera pas...

Que dites-vous ?

D. PÈDRE.

Grand Dieu !

ISABELLE.

D. GOMEZ.

Le montagnard n'y sera pas. Cet homme m'appartenait comme serf et vassal... Vous avez eu foi en ses paroles, je le tiens pour imposteur, moi. Il est enfermé dans le ressort de ma juridiction, livré à mes gens et condamné en cas de tentative.

D. PÈDRE, avec une colère concentrée.

Ah ! (aux ambassadeurs) Vous le voyez, messieurs, le roi de Castille est vivement pressé dans les limites de sa puissance.

D. GOMEZ.

Sire, en entrant au palais, je me suis armé de prudence, car il y a guerre entre nous ! le montagnard est notre otage... Lorsque midi sonnera, je dois avoir franchi les portes du grand-prieuré... sinon...

D. PÈDRE.

J'entends.

ISABELLE, bas à D. Pèdre.

Mon père ! ne le sauverez-vous pas !

D. PÈDRE, bas.

Je ferai justice, ma fille !... (haut) Vous vous êtes dit, D. Maurice : Le roi respectera le grand-prieuré comme rempart ecclésiastique !... Le justicier a juré qu'une fois entré dans cette salle, il n'en sortirait jamais que lorsque justice serait rendue... quand même au dehors ses affections les plus chères seraient en péril ! C'est bien, votre otage est précieux, messieurs, car c'est mon fils que vous tenez !... Advienne que pourra !... (se levant) Justice d'abord !... Qu'on ouvre cette porte au peuple !...

ISABELLE, bas.

Mon père !... mon père !... (D. Pèdre lui parle bas ; Isabelle fait un mouvement d'espoir. Gracioso ouvre la porte ; entrent les marchands et des gens du peuple ; Beruquilla.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BERUQUILLA, MARCHANDS, GENS DU PEUPLE.

Le roi s'assied quand les nouveaux personnages sont entrés, tous les autres restent debout ; un long silence.

BERUQUILLA, bas à Gracioso.

Dites donc, maître Gracioso ; après ce qui s'est passé hier, je n'aurais pas cru qu'on aurait l'air si tranquille par ici !...

GRACIOSO.

Chut ! Il n'est pas dit pour cela qu'on finira par s'embrasser. (Don Pèdre fait signe à Gracioso qui s'approche de lui et à qui il parle bas.)

GRACIOSO.

Oui, sire (Il sort).

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOINS GRACIOSO.

D. PÈDRE.

Au nom du Christ, en présence des ambassadeurs et du peuple de ma capitale, je me fais juge souverain ! Don Osorio, que dit la loi contre le meurtrier ?

OSORIO.

La mort !...

D. PÈDRE.

D'Orneguy, quel châtiement pour le faussaire ?

D'ORNEGUY.

Bannissement et confiscation.

D. PÈDRE, aux ambassadeurs.

Messieurs, quelle est la peine affectée au crime de lèse-majesté ?

LES AMBASSADEURS.

La mort.

D. PÈDRE, se levant..

Ce n'est pas moi qui ai dicté la sentence, mais c'est moi qui vais l'appliquer!... Peuple de Tolède, le jour est venu pour le justicier! Le mendiant royal qui passait par les rues, courbé sous sa misère et poursuivi par l'insulte se redresse de toute sa hauteur!... Assez long-temps il a attendu que la balance de sa justice fût remplie des iniquités de ses ennemis!... Plus d'une fois il s'est senti au cœur une tentation furieuse de les écraser; plus d'une fois il a failli faire suspendre leurs cadavres aux créneaux de leurs palais, et crier dans Tolède: Périssent ainsi tous ceux qui insultent à la majesté du trône!... Mais Don Pedre s'est souvenu du titre que vous lui aviez donné. Le justicier ne frappe que la loi à la main! Il a bu jusqu'à la lie sa coupe d'amertume!... Il a souffert plus que le dernier d'entre vous! Il a pleuré sur sa fille, pauvre enfant qui souvent manquait de pain dans le palais de ses aïeux, et qui s'animait d'un courage sublime. Ah! ma tâche était rude, et, pour atteindre le but, je gravissais un sentier bien pénible! Comme le Christ, je portais une croix, mais nul ne me soutenait, dans ma marche à travers le calvaire!...

LES CENS DU PEUPLE, à voix basse et avec émotion.

Gloire au justicier! Gloire au justicier!

UN HOMME DU PEUPLE, tombant à genoux.

Seigneur, seigneur, pardonnez-nous!

D. PÈDRE.

Hier, vous le savez, la mesure a été comblée; Dieu rend aveugles et jette dans la démence ceux qu'il veut perdre! La majesté royale a été traînée dans la fange d'une orgie et la révolte s'est levée. Or, j'étais là, comptant les têtes dévouées à ma justice. Les ricos-homes que j'ai convoqués, je vais leur dire leurs méfaits: Don Gomez de Maurique, coupable du crime de lèse-majesté au premier chef; les autres, coupables de ne l'avoir pas enseveli sous les ruines de son palais pour les avoir excités à la trahison. D. Ponce de Léon, D. Osorio, accusés de meurtre dans les rues de Tolède, par ces deux prêtres mêlés parmi vous, et qu'ils n'osent taxer de mensonge; et tous convaincus d'avoir, par la fraude et l'usure, dépouillé la couronne de ses domaines, comme il est prouvé par ces actes revêtus de leurs signatures et déposés entre mes mains par leur complice D. Lopez, dernièrement exécuté, et maintenant je leur applique la loi dont tout-à-l'heure on citait les paroles!.. Ambassadeurs, peuple de Tolède, est-ce justice?

LES AMBASSADEURS ET LE PEUPLE.

Oui!.. oui!..

D. PÈDRE, descendant du trône, des papiers à la main. Aux ambassadeurs.

Messieurs, voici les preuves de spoliation laissées par D. Lopez. (Aux ricos-homes en mettant un autre papier sur une table.) A la place de cet acte d'infamie, un acte réparateur! Renoncez aux biens acquis par la fraude, et signez!

LES RICO-HOMES.

Jamais!..

D. PÈDRE.

Signez, vous dis-je!.. ce que je veux est une inspiration d'équité!.. je puis faire tomber votre tête, vous le savez, et, morts sur l'échafaud, tous vos biens appartiennent au trésor royal, rendez-moi ce que vous m'avez pris.

D. GOMEZ.

Roi de Castille, nous n'obéirons pas!

PONCE, tirant son épée.

Non! et pour t'échapper, nous allons nous faire passage avec notre épée!

D. PÈDRE.

Par où sortirez-vous, mes seigneurs. Je savais qu'il fallait appuyer la justice par la force! (Il écarte une large draperie: des montagnards paraissent immobiles, le glaive à la main; à leur tête, et un pied sur le théâtre, paraît Gracioso une hache à la main et habillé en bourreau.) Et mainte-

nant, voyez ces montagnards venus de la Sierra pour me servir, voyez ce bouffon qui va répondre par la hache aux insultes dont vous l'avez abreuvé!.. Préparez-vous et obéissez, si vous voulez qu'à vos derniers moments je vous donne un prêtre pour entendre vos paroles de repentir. (Les ricos-homes signent.)

D. GOMEZ.

Maintenant, messieurs, marchons, et que le justicier n'ait pas l'orgueil de nous avoir vus suppliants à ses pieds! Roi de Castille! du haut d'une galère pontificale le légat du pape te jetera bientôt l'excommunication!

D. PÈDRE.

Je lancerai mon cheval si avant dans le fleuve, que j'atteindrai le messager de malheur...

D. GOMEZ.

Mais ton otage, mais Peblo le montagnard!

D. PÈDRE.

Justice est rendue, et je cours le délivrer. (Midi sonne.)

D. GOMEZ.

Il est trop tard?...

ISABELLE.

Mon Dieu! mon Dieu!...

D. PÈDRE.

Malédiction!.. Ma fille, ma fille!.. espère encore. (Rumeur au dehors.)

D. GOMEZ.

Ma justice a été plus prompte que la tienne!.. Le montagnard m'a devancé.

PEBLO, traversant la foule et apparaissant, les vêtements en désordre, des chaînes brisées dans ses mains.

Vous vous trompez, don Gomez de Maurique!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PEBLO.

LES RICOS-HOMES.

Se pourrait-il!...

PEBLO,

Jctant les chaînes aux pieds de don Maurique.

Tes esclaves voulaient t'obéir, mais j'ai brisé mes chaînes, c'est avec cette arme que j'ai ouvert un passage et jeté plus d'un cadavre sur les degrés de ton palais!.. Ces montagnards m'ont aidé de leurs bras, tandis que leurs frères rassemblés par moi, leur chef, prêtaient main-forte au justicier.

ISABELLE.

Peblo!...

D. PÈDRE.

Mon fils, (remontant sur le trône) à ma droite!.. car ma fille est à toi.

PEBLO, tombant à genoux.

Sire!...

D. PÈDRE.

Enfant des rois, remonte au trône où je t'appelle!.. (D'un geste il fait un signe aux ricos-homes de partir.)

ISABELLE, se jetant à ses pieds.

Pitié, mon père. Pitié! Laissez tomber le pardon sur leurs têtes coupables...

D. PÈDRE.

Justice, ma fille!

(Sur un geste du roi, Peblo se met à la tête des montagnards, et Graciano, la hache à la main, se place entre don Gomez et Osorio; moment d'approbation parmi le peuple.)

LE PEUPLE.

Gloire au justicier!

FIN.